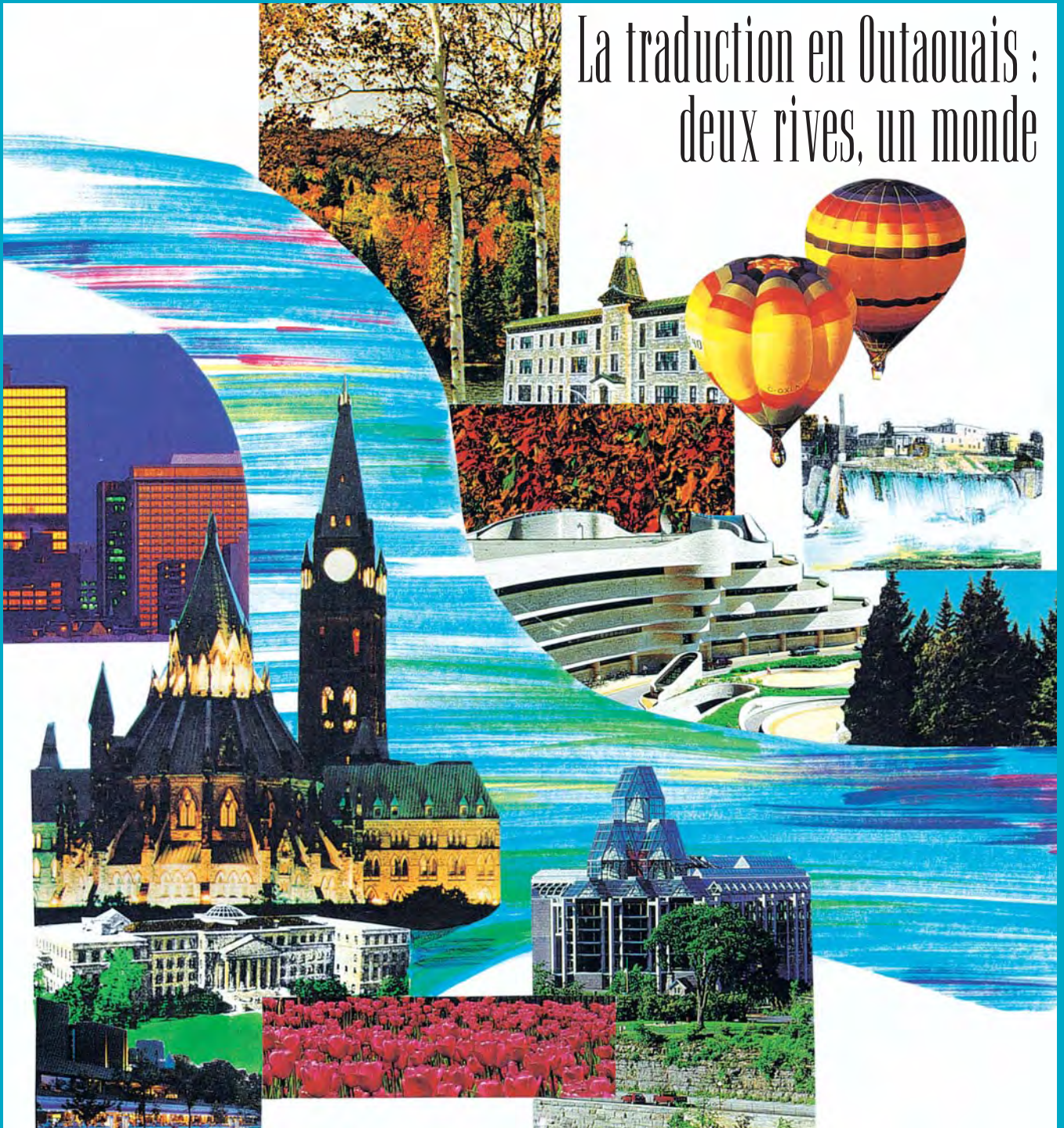


circuit

Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 60, été 1998

La traduction en Outaouais : deux rives, un monde



Ordre des traducteurs
et interprètes agréés du Québec

Deux fois lauréat du Prix de la meilleure
publication nationale en traduction de la FIT

*L'atelier complet
de terminologie et de traduction
assistées par ordinateur*

LogiTerm[®] LogiTrans[®]

Enrichissement de la base de données terminologiques

- par entrée manuelle
- par importation de fiches
- par dépouillement assisté

Exploitation de votre terminologie

- par consultation
- par extraction de lexiques
- par prétraduction automatique intégrée au traitement de texte
- par publication sur intranet

Gestion

- base bilingue ou multilingue
- fonction de validation
- fonction d'indexation plein texte

**Compatible avec les versions 6, 7 et 8 de Word et de WordPerfect
sous Windows 3.1, Windows 95/98 et Windows NT**

Une autre application en langage GramR[®] par Claude Bédard et John Chandioix publiée par  inc.

Diffusion exclusive

TERMINOTIX inc.

171, rue Nepean, bureau 300
Ottawa (Ontario) K2P 0B4
Tél. : (613) 233-8465 • Téléc. (613) 233-3995
Courriel : termino@terminotix.com

Un métier, mille facettes

TOUS LES TRADUCTEURS de la terre exercent le même métier certes, mais il est tout de même étonnant de voir à quel point, à 200 kilomètres près, tout peut changer! Nous l'avons vu il y a quelques années avec la région de Québec et l'omniprésence du gouvernement provincial. Nous le découvrons de nouveau avec l'Outaouais, berceau de la traduction au Canada et, surtout, centre de la traduction au gouvernement fédéral.

D'ailleurs, qu'advient-il du Bureau de la traduction, dieu du marché il y a quelques années, faiseur de pluie et de beau temps? Comme toute la fonction publique fédérale, il a connu les affres de la rationalisation, des coupes budgétaires, des départs volontaires pas-si-volontaires-que-ça, etc., etc. Il y avait vraiment de quoi s'inquiéter. Eh bien non. À en juger par la mise au point que nous propose Diana Monnet, il renaît de ses cendres et se porte comme un charme. Un revirement à 180 degrés lui a permis d'adopter de nouvelles méthodes de travail et de faire mieux en moins de temps. Comme quoi, quand la fonction publique « privatise » son fonctionnement... Il faut, dans tout cela, saluer le courage de ceux qui ont réalisé ce revirement.

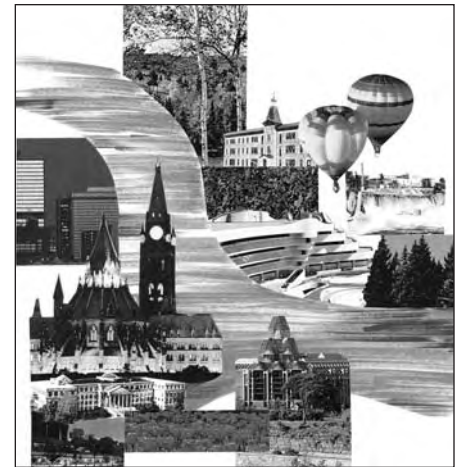
Mais l'Outaouais, ce n'est pas que le fédéral, c'est aussi un foisonnement d'entreprises privées et un dynamisme indiscutable. Notre dossier témoigne largement de l'avancée technologique des grands cabinets, de la polyvalence des traducteurs indépendants et de la formation qui s'efforce de suivre un marché en mutation constante, comme dit le cliché.

Au chapitre des clichés, notre chronique Des mots en a de merveilleux à vous proposer dans un communiqué de Guy Robert. Langue de bois vous avez dit? Allez voir et régalez-vous!

À souligner également dans Court-circuit, le naufrage du Titanic et la « titanicomanie ».

Bonne lecture! ■

Pour le comité,
Betty Cohen, trad. a.



Dossier

Berceau du bilinguisme canadien, la région d'Ottawa-Hull est le paradis des traducteurs, entend-on parfois. *Circuit* a demandé à des langagiers de cette région de nous tracer un portrait de la profession telle qu'elle se vit en Outaouais.



Sur le vif

Commissions ou conseils? Monique C. Cormier à l'honneur. André Sirois, médaillé d'or des « Olympiques de la traduction ». *Notes et Contre-notes. Les Échappées sur le futur.*

Des revues

Langues de spécialité et terminologie. Le rôle de l'interprétation consécutive dans l'apprentissage de l'interprétation simultanée. Les défis linguistiques en environnement urbain.

Des campus

Pourquoi étudier dans l'Outaouais?

Court-circuit

La vague titanique continue de déferler.

Des techniques

Les mémoires de traduction : l'intérêt qu'elles présentent pour les langagiers, et leurs limites.

Des mots

La vision d'excellence d'un chef de file mondial en matière de visibilité totale.

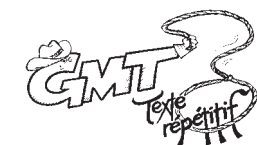
Pages d'histoire

Lu Xun : conserver le caractère étranger des textes traduits pour mieux servir la politique culturelle nationaliste de la Chine.

Des livres

Les nouveautés CD-ROM et les traditionnels formats papier.

Des hauts et des bas





Le portrait d'une région : l'Outaouais

par Aline Manson, trad. a.

FAIRE UN PORTRAIT : quelle belle et grande initiative de la Section régionale de l'Outaouais! Par qui commencer? Ne rien oublier, tout dire, choisir des sujets, inviter des auteurs, travailler fébrilement avec deux merveilleuses collaboratrices, Anne-Marie De Vos, trad. a., et Manon Lahaie, traductrice. Quelle moisson! Couper? Prévoir un autre numéro de *Circuit* consacré à l'Outaouais sans doute? Mais aujourd'hui, place à ce numéro!

Vous êtes donc invités, cher lecteur et chère lectrice, à découvrir une région de l'OTIAQ ou à mieux connaître l'OUTIAQ (l'OTIAQ en Outaouais).

La belle région de l'Outaouais, le berceau de la traduction, le saviez-vous? Les associations et les ordres professionnels, ainsi que les réseaux et regroupements de traducteurs veillent sur

Aline Manson est chargée de comptes-clients au Bureau de la traduction.

Anne-Marie De Vos et Manon Lahaie sont traductrices en pratique privée.



Photo : Forsat

Aline Manson

elle. D'aucuns penseront : Outaouais, Ottawa, bilinguisme, gouvernement fédéral, Bureau de la traduction. Ce dernier est toujours là, et sa présidente-directrice générale fait le point pour vous. D'autres diront : l'Outaouais, une rivière, deux rives : la dualité linguistique. En fait, un confluent de rivières, un tourbillon de changements : des services linguistiques internes d'entreprises qui se restructurent et regardent vers l'avenir; trois grands cabinets de la région qui se transforment et dont les dirigeants ont bien voulu répondre à nos questions. Quant aux indépendants de l'Outaouais, ils se sont réunis pour nous parler de leurs défis. Et les interprètes? La parole est à vous, interprètes de conférences ou interprètes culturels et communautaires.

Rien de toute cette activité n'existerait sans le Savoir. Quelle richesse dans la région : deux universités et un collège nous offrent divers programmes, dont un unique au Canada. Qu'en pensent les étudiants et étudiantes? La relève est là, bien présente, pleine de dynamisme et d'espoir, prête à participer à l'une des nombreuses facettes de la profession. Et nous n'oublierons pas la terminologie.

Quelle moisson! Bonne lecture et venez nous rencontrer en Outaouais, le 30 septembre prochain, lors de la Journée mondiale de la traduction. ■



Que devient donc le Bureau de la traduction?

« Plutôt moribond, le Bureau de la traduction... » « La qualité ne compte plus; seulement la quantité. » « Le Bureau veut prendre toute la place. » « Mais, que devenez-vous, au Bureau de la traduction? » Voilà autant de propos sur lesquels tombent inévitablement les membres du Bureau lorsqu'ils côtoient leurs collègues de l'extérieur. Propos qui illustrent à quel point une mise à jour s'impose.

par Diana Monnet

MORIBOND, le Bureau? Dirait-on d'une entreprise recréée voilà à peine trois ans et qui dépasse ses objectifs de rendement, qui voit son volume d'affaires augmenter, qui reçoit maintes accolades pour la qualité de ses produits et de son service et qui se permet de recruter qu'elle est moribonde?

Qu'importe! L'essentiel, c'est qu'il s'agit bien là du Bureau de la traduction.

Optionalité : synonyme de dynamisme

En revêtant le statut d'organisme de service spécial (OSS)¹, en avril 1995, le Bureau s'est en quelque sorte réincarné. À la manière

d'une entreprise, il lui faut faire ses frais et composer avec une réalité toujours aléatoire : l'optionalité² du recours à ses services, c'est-à-dire la possibilité, pour les ministères et organismes fédéraux, de recourir à des fournisseurs du secteur privé.

Cette transformation a entraîné maints changements à l'intérieur de l'organisation. Efficacité, économie, compétitivité et service à la clientèle sont devenus les mots d'ordre.

L'un des premiers défis que notre OSS a dû relever a été de voir à ce que la transition se fasse de façon transparente et sans heurts pour sa clientèle, désormais volatile. Il lui fallait aussi montrer à cette clientèle qu'il était en mesure de répondre à ses besoins. D'où la création d'une nouvelle branche vouée à la promotion du Bureau : les Services à la clientèle. Faire connaître les compétences

¹Diana Monnet est présidente-directrice générale du Bureau de la traduction.

du Bureau, ses produits et services, négocier les ententes et en assurer le suivi, cerner les besoins particuliers des clients et déterminer les tarifs : voilà l'essentiel du mandat de taille confié aux Services à la clientèle.

Misant sur son dynamisme et ses forces vives, le Bureau s'est donné dès 1996 un solide plan d'entreprise. L'objectif ultime : rentabiliser les opérations en cinq ans.

Dès lors, il s'est mobilisé partout au Bureau une énergie insoupçonnée. Mus par leur esprit d'entreprise, un petit groupe de gestionnaires, entourés de traducteurs, d'employés administratifs et de spécialistes en réorganisation, ont revu le fonctionnement interne des points de service et proposé un modèle d'organisation mieux adapté aux réalités nouvelles. Systèmes, structures, rôles et fonctions ont été passés au crible et entièrement redéfinis dans une optique d'économie, d'efficacité et de qualité. Cet exercice donne déjà des résultats concrets. Dans le cadre d'un projet-pilote toujours en cours, de nouvelles équipes ont été créées pour voir à la répartition des textes, aux recherches terminologiques, à la correction d'épreuves ou encore au formatage, tâches que les traducteurs assumaient eux-mêmes à divers degrés. Ainsi secondés, ceux-ci peuvent mieux se consacrer à leur vraie profession : la traduction.

En outre, une formule de rémunération novatrice, qui s'inspire des pratiques propres à l'entreprise privée, pourrait voir le jour au Bureau. Dans sa forme proposée, le régime dit d'incitatifs, qui a été conçu conjointement avec le syndicat des employés TR, prévoit que les recettes générées au-delà d'un seuil donné seraient partagées avec les membres traduisants du Bureau. Le projet s'achève en ce moment vers la table des négociations collectives.

Autre progrès important, un projet-pilote de télétravail a été lancé l'an dernier. Les résultats sont prometteurs jusqu'à maintenant. Il reste à déterminer les besoins techniques ainsi que les coûts et les économies que suppose l'implantation à plus grande échelle du télétravail. Une chose est certaine, c'est que ce régime est considéré comme une option d'avenir.

La formation

La réussite de toute organisation passe par la compétence de ses employés. Au Bureau, cette compétence est assurée grâce aux talents et à l'expérience de nos traducteurs, interprètes et terminologues, mais aussi, en grande partie, grâce au Service de formation et d'évaluation (SFE). Le SFE offre des services de formation en traduction, en rédaction et en révision aux membres du Bureau et, depuis quelques années, à une clientèle externe composée de traducteurs, de communicateurs et d'autres langagiers. Le SFE s'est fait connaître partout au Canada par l'excellence de ses services et par ses publications, dont *Le guide du rédacteur* et *The Canadian Style*.

La terminologie

Dans son passage au statut d'OSS, le Bureau a conservé le mandat de diffuser et de normaliser la terminologie française et anglaise utilisée dans la fonction publique fédérale, mandat qu'il a reçu du Conseil du Trésor en 1974.

Le Bureau attache beaucoup d'importance à cette fonction, et il a récemment consacré une partie de ses ressources à l'amélioration et à la diffusion de son principal instrument de normalisation, soit la banque de données linguistiques Termium^{MD}.

Termium est sans contredit l'outil de consultation terminologique le plus répandu, et nous en sommes très fiers. Sa

diffusion, qui s'étend au-delà de nos frontières, témoigne de sa qualité et de sa valeur pour les professionnels de la langue évoluant au pays et à l'étranger. Termium a d'ailleurs permis au Bureau d'obtenir plusieurs marques de reconnaissance, notamment de la part du Commissaire aux langues officielles et de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario.

L'actualité terminologique, qui célèbre cette année son trentième anniversaire, est un autre véhicule privilégié du Bureau. Cette publication est reconnue dans les milieux langagiers du Canada et d'ailleurs pour sa qualité et sa grande utilité. S'y ajoute une vaste collection de lexiques et de vocabulaires bilingues — certains sont même trilingues — consacrés à de nombreux domaines d'intérêt pour les langagiers.

La qualité

L'usage d'une terminologie exacte et normalisée fait partie des critères stricts de qualité que doivent respecter langagiers et fournisseurs. Les travaux livrés par le Bureau sont soumis à des mécanismes d'assurance de la qualité qui garantissent tant le respect des règles de l'art que la satisfaction des attentes des demandeurs. Des attentes précises qui varient d'une personne à l'autre, comme l'ont révélé les sondages menés auprès de notre clientèle. Les donneurs d'ouvrage souhaitent recevoir un produit adapté à leurs besoins. Le Bureau s'est mis davantage à l'écoute de ses clients et s'efforce de livrer des traductions qui reflètent les préférences linguistiques et terminologiques du demandeur.

La relève

Pour bon nombre de nos professionnels, arrivés au Bureau dans les années 70, l'heure de la retraite approche. Voilà qui pose avec acuité le problème de la relève, longtemps placé en queue de liste des priorités en raison des contraintes budgétaires. Toutefois, les vents viennent de tourner avec La Relève. Lancée début 1997-1998 par le gouvernement fédéral, cette initiative vise à redonner vigueur et dynamisme à la fonction publique grâce à des moyens comme la formation continue, le recyclage et le recrutement.

Le Bureau a résolument emboîté le pas. À preuve, une trentaine de traducteurs ont été embauchés cette année pour combler les besoins les plus pressants. De plus, les inscriptions vont bon train à l'école d'interprétation du Bureau, qui rouvrira ses portes pendant l'été après plusieurs années d'inactivité³. En tout, plus d'une centaine de recrues joindront les rangs du Bureau au cours des deux prochaines années. Cette vague de recrutement témoigne de la vigueur du Bureau, contraint il y a à peine une douzaine de mois à rationaliser ses effectifs.

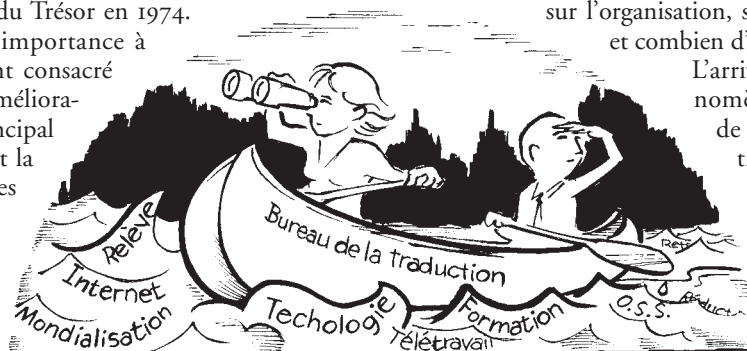
Internet et mondialisation

Le Bureau s'est récemment branché à la « grande toile ». Bat-tant pavillon turquoise, notre site se veut à la fois instructif, agréable à l'œil et facile à consulter, tant en français qu'en anglais.

Les internautes y trouveront une mine de renseignements sur l'organisation, ses produits et services, Termium et combien d'autres facettes du Bureau⁴.

L'arrivée d'Internet est un autre phénomène qui a transformé les façons de faire. Incorporé aux postes de travail, Internet sert de source de référence rapide et pratique.

Mieux encore, Internet est devenu un véhicule couramment utilisé pour la réception et l'acheminement des documents. ▶



Et qui dit Internet dit réseau. Tous les points de service du Bureau sont reliés par courrier électronique. Chacune des régions possède en outre son propre réseau où tournent nombre d'applications communes, tels traitements de textes, tableurs et graphiciels, en plus d'un centre de références comprenant, entre autres, Termium, le Robert électronique et les lois et règlements fédéraux.

Qui dit Internet dit aussi mondialisation. Le Bureau a été invité l'an dernier par le ministère fédéral de l'Industrie à participer à une vaste étude conjointe sur les possibilités d'exportation des produits et services de traduction canadiens. Les perspectives d'expansion sur le marché mondial ouvrent de nouvelles avenues de collaboration avec les intervenants du secteur privé et de toute l'industrie langagière.

Toujours bien vivant!

Depuis 1995, le Bureau de la traduction s'est renouvelé, et nous devons ce succès certes aux efforts soutenus de nos employés, mais aussi au concours assidu de nos fournisseurs, tant traducteurs qu'interprètes. Le Bureau a l'intention de maintenir ce partenariat

avec l'entreprise privée, non seulement pour être en mesure de s'acquitter de son mandat, mais aussi pour contribuer au renforcement de l'industrie canadienne de la traduction.

Contrairement aux bruits qui circulent, le Bureau de la traduction n'est pas en voie de disparition, pour les uns, et n'a aucune intention de prendre tout le marché, pour les autres. En fait, le Bureau de la traduction souhaite se réaliser pleinement comme organisme fédéral de services et appuyer de son mieux l'industrie canadienne.

Plutôt moribond, le Bureau de la traduction? La qualité ne compte plus; seulement la quantité? Le Bureau veut prendre toute la place? À vous de juger! ■

1. Un OSS est un organisme public dont les règles de fonctionnement s'apparentent à celles d'une société privée.
2. Le terme n'est peut-être sanctionné par aucun ouvrage, mais il est abondamment employé au Bureau.
3. Grâce à une entente de partenariat conclue avec le Bureau, le programme d'interprétation de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa sera à nouveau en vigueur dès septembre prochain.
4. L'adresse : www.bureaudelatraduction.gc.ca OU www.translationbureau.gc.ca



Les services internes de traduction en Outaouais

Le Bureau de la traduction est certes le plus grand employeur, mais pas le seul.

par Michelle Séguin, term. a.

QUAND ON PARLE de la traduction dans la région de l'Outaouais, l'image qui vient à l'esprit est celle des édifices du Portage qui abritent le Bureau de la traduction, d'importants cabinets, puis d'un grand nombre de traducteurs autonomes penchés sur leur ordinateur, à la maison. Je tenais à vous présenter « les autres », ces centaines de langagiers qui travaillent dans les services internes de traduction d'entreprises privées et d'organismes très représentatifs de la capitale nationale : sociétés d'État, organismes parapublics, grands syndicats et associations nationales et internationales.

D'abord, une petite mise au point s'impose : pour présenter les services internes de traduction « en Outaouais », il a fallu traverser la rivière et aller voir en Ontario, juste à côté, à Ottawa. En effet, les sociétés d'État, associations, syndicats, universités et entreprises qui comportent un service interne de traduction sont presque tous situés dans la capitale. Du côté du Québec, les services internes sont pratiquement inexistantes.

La capitale

Ottawa a cette particularité que les administrations — fédérale, provinciale, municipale et scolaire — sont tenues de fournir des services dans les deux langues officielles. Par ailleurs, de nombreux organismes installés dans la capitale sont d'envergure nationale et doivent communiquer eux aussi en anglais et en français. Il n'est donc pas surprenant qu'on y trouve autant de services internes de traduction.

L'évolution de la profession

Dans la région, comme partout ailleurs, les services internes de traduction se sont diversifiés et offrent maintenant toute

une gamme de services : traduction, révision, rédaction, correction d'épreuves, mise en page, aide à la rédaction, correction des textes à traduire, terminologie, consultations linguistiques, conception graphique et autres, qui varient selon les besoins de l'organisme. Le service linguistique polyvalent est devenu la norme, et son leitmotiv est : satisfaction du client, efficacité et économie.

Cette ouverture aux clients, conjuguée à des impératifs d'efficacité et d'économie ainsi qu'à l'émergence des nouvelles technologies, a entraîné une réorganisation du travail et une mutation des professions langagières. Dans bien des services, les rôles se confondent. Les réviseurs gèrent la traduction à la pige, et les traducteurs, qui travaillent de plus en plus en autonomie, font aussi de la révision et de la rédaction. Mais de toutes les fonctions, c'est celle de terminologue qui a connu la plus grande évolution. À la recherche terminologique s'est ajoutée une foule d'autres tâches : gestion de base de données, documentation, conseils en tout genre, aide à la traduction et, à l'occasion, dépannage informatique.

Le perfectionnement

Toutes ces évolutions et transformations ont créé des besoins de formation. En informatique, d'abord : il faut bien apprendre à se servir des nouveaux logiciels. Pour ce qui est de l'amélioration des compétences langagières, on peut compter sur le Bureau de la traduction, les universités et les associations professionnelles, qui offrent de nombreux cours et ateliers à Hull et à Ottawa. Un constat général cependant : peu de langagiers en profitent. Les traducteurs, surchargés, n'ont pas le temps. Et ceux qui travaillent en solo ne peuvent tout simplement pas s'absenter pour se perfectionner.

Michelle Séguin est terminologue en pratique privée et dirige sa propre entreprise de services linguistiques, L'accord parfait.



La relève

La relève est le parent pauvre de la traduction actuellement. Il y a bien quelques services internes de traduction qui offrent des stages et qui embauchent des finissants, mais ils

sont rares. Geneviève Mareschal, directrice de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, constate qu'il est de plus en plus difficile de trouver des employeurs qui offrent des stages. Un gestionnaire de service de traduction souligne avec justesse que « le contexte actuel, qui incite à la productivité maximale, n'est pas propice à la formation de la relève, mais il faudra y repenser tôt ou tard ».

L'affiliation professionnelle

Bien que l'on reconnaisse l'utilité des associations professionnelles, en général, l'affiliation est peu prisée par les langagiers des services internes de traduction dans la région. On constate en effet que peu sont membres de ces associations.

Les nouvelles technologies

Certains services internes de traduction sont à la fine pointe de l'informatique, et d'autres sont en voie de l'être. La panoplie d'outils informatiques — réseau, modems, base de données, courrier électronique, Internet — envahit l'univers des langagiers. Côté documentation, les disques optiques compacts sont très populaires, en particulier Termium et Le grand dictionnaire terminologique, mais dans bien des cas, on déplore de ne pas y avoir accès en réseau.

Les nouvelles technologies procurent des avantages indéniables : recherche terminologique facilitée, amélioration du rendement et des services, rapidité de transmission des textes et possibilité de livrer aux clients, sans intermédiaire, un produit fini, pour n'en nommer que quelques-uns. Les inconvénients ne sont pas négligeables non plus : d'abord, les coûts constituent un obstacle important, et les nombreuses difficultés techniques font perdre des heures de travail, quand ce n'est pas tout le service qui est paralysé à cause d'une panne; enfin, on manque de temps pour apprendre et maîtriser les logiciels.

La situation économique

La région a écopé durement des mesures d'austérité imposées par le gouvernement et les entreprises. Dans le domaine de la traduction, on déplore de nombreuses pertes d'emploi dans les secteurs privé et public. En effet, les vagues de récession et de rationalisation ont entraîné fermetures, fusions et transferts des services dans les sièges sociaux, principalement à Toronto et à Montréal. Les services qui sont demeurés en place ont tous dû adopter la nouvelle religion : faire plus avec moins et accepter, avec regret, la baisse de qualité qui en découle.

Mais tous les services n'ont pas également souffert; certains ont même surmonté les crises économiques sans trop d'inconvénients. Cela n'a pas été facile pour eux. Comme les autres, ils ont dû se battre, vivre des moments difficiles, des périodes de questionnement douloureux, mais ils ont eu la chance de connaître un meilleur sort que leurs voisins.

Le marché

S'il y a bien eu réduction de ressources, il ne faut pas croire qu'il en ait été de même de la demande. Bien au contraire. Les

principaux facteurs invoqués : le développement des communications, avec Internet surtout, et l'expansion des exportations. À Ottawa, on compte d'ailleurs un bon nombre d'organismes particulièrement touchés par ces tendances.

Si la plupart des services font davantage appel à la pige pour absorber les surplus de travail et respecter les délais, souvent très serrés, quelques-uns recrutent de nouveaux traducteurs. Sont-ils l'exception ou assiste-t-on à un retour du balancier?

Les perspectives d'avenir

Que nous réserve l'avenir? Les opinions sont partagées. Voyons ce qu'en pensent deux gestionnaires de services de traduction. Raymond Martel, de l'Université d'Ottawa croit que les services internes, surtout du secteur public, continueront de souffrir, voire de disparaître, en raison des compressions et de l'engouement des gestionnaires pour l'impartition.

Pour sa part, Gilles Hotte, de la Société canadienne d'hypothèques et de logement, pense le contraire. « Ma boule de cristal est un peu embuée, mais je me hasarde à dire qu'il y aura un retour du balancier, qu'on assistera à un ralentissement de la privatisation à outrance des services de traduction, et que les entreprises constateront les bienfaits de disposer d'un service interne de traduction efficace tout en faisant faire une partie du travail à la pige. Cela étant dit, les services internes doivent veiller à être les plus efficaces possibles et demeurer constamment à l'affût d'améliorations possibles. Sur le marché, il y aura toujours place pour les services internes, les pigistes particuliers et les gros cabinets. »

Bilan

En somme, que l'on entrevoie l'avenir avec pessimisme ou optimisme, il n'en reste pas moins qu'il y a beaucoup de pain sur la planche en Outaouais. Petite ombre au tableau : l'incertitude quant à l'avenir du Québec. En Outaouais, on est particulièrement sensible à ce sujet, mais pas au point d'en perdre le sommeil, n'ayez crainte. Les langagiers sont bien trop occupés à se retrousser les manches pour accroître leur efficacité et s'adapter aux nouvelles technologies et à la mondialisation des marchés. Aguerri par les deux dernières décennies, nul doute que les professionnels des services internes de traduction sauront déployer la même ardeur et faire preuve du même dynamisme pour relever les nouveaux défis qui les attendent à l'aube du troisième millénaire. ■

Je tiens à remercier Martine Deveaux, Gilles Hotte, Raymond Martel, Bernard McNicoll, Diane Tardif et Claire Watelet, ainsi que plusieurs autres gestionnaires et langagiers qui, malgré un emploi du temps chargé, ont bien voulu répondre au questionnaire qui a servi à la collecte des renseignements présentés dans cet article.



dactylographe rapide MR inc.

7305, AVENUE FIELDING
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4V 1R7
TÉL. : 482-6751 • TÉLÉC. : 482-7572

- Transcription de cassettes micro, mini ou régulières ◦
- Spécialités : médical, technique, informatique, juridique ◦
- WordPerfect Word ◦



Un secteur privé dynamique

Une enquête menée récemment auprès de trois grands cabinets de traduction situés à Ottawa reflète bien le dynamisme de la traduction en Outaouais. N'épargnant rien pour aller de l'avant, ces entreprises restent à l'affût des techniques de pointe, maintenant ainsi la clientèle au centre de leurs préoccupations.

par Justine Solofoson

FONDÉE par Gilles Gamas, la Société Gamma Inc. a vu le jour en 1974. Quelque six ans plus tard, ce fut le tour des Traductions Translex JDR S.C.C., entreprise enregistrée par Jocelyne Doyle-Rodrigue en avril 1980. En janvier 1981 vint le cabinet Les Traductions Tessier S.C.C., créé par Philippe Tessier.

Des fondateurs avertis

Aucun de ces fondateurs ne s'est installé en simple amateur. Lorsqu'il créa son entreprise, Gilles Gamas avait acquis trois années d'expérience auprès de la fonction publique fédérale, puis un an et demi à la Banque du Canada. Avec le ministère des Finances, celle-ci devint un de ses principaux clients. Jocelyne Doyle-Rodrigue travailla pendant sept ans pour le gouvernement fédéral, où elle apprit à bien connaître les relations du travail et la gestion du personnel, notamment au cours de sa présidence au SCEPT¹. De son côté, Philippe Tessier avait déjà à son actif 19 ans d'expérience au Bureau de la traduction du Secrétariat d'État où il avait occupé plusieurs postes clés, dont celui de directeur de la Terminologie et de la Normalisation.

On comprend alors aisément que ces fondateurs aient choisi l'Outaouais, où siègent les clients qu'ils connaissent le mieux. Et puis, comme le dit à juste titre Philippe Tessier : « Y a-t-il un meilleur endroit qu'Ottawa pour faire de la traduction? N'oublions pas que c'est à Ottawa que la traduction a été inventée au Canada. »

Un parfum propre à chacune

La Société Gamma Inc., qui compte aujourd'hui plus d'une soixantaine de collaborateurs à plein temps, s'est implantée récemment à Montréal. Elle n'exige pas, à l'embauche de ses traductrices et traducteurs, qu'ils soient membres agréés d'une association professionnelle, mais elle les incite à se faire agréer le plus tôt possible. Toujours désireuse de s'adapter à l'évolution technologique, la société ne lésine sur aucun investissement nécessaire à l'essai de nouveaux produits et logiciels. Elle a mis en place un réseau local, auquel sont reliés tous les traducteurs ne travaillant pas sur place. Et bien que la traduction représente 95 % de ses activités, elle a formé par « essaimage » une société spécialisée dans la distribution de logiciels d'aide à la traduction et à la terminologie. Ces logiciels servent évidemment à l'interne, mais ils sont également vendus à des administrations publiques et à des sociétés multinationales. La Société Gamma ne croit pas à la traduction automatique, sauf dans des domaines extrêmement limités. Elle utilise deux logiciels d'aide, LogiTerm et LogiTrans, distribués par sa société sœur, Terminotix.

En 1982, Traductions Translex JDR S.C.C. achète successivement Sautemet Inc. et 50 % des actions de Therrien et Rheault (Montréal). Elle fonde également Translex Toronto Inc., puis ouvre le Centre de traduction multilingue à Ottawa. Translex a été acheté l'an dernier par Lexi-Tech Inc., de Moncton, qui en est au-

jourd'hui le seul actionnaire. Dix personnes sont chargées d'adapter les logiciels aux besoins futurs, entre autres pour les conversions en HTML et SGML. L'entreprise utilise plusieurs sources précieuses, comme les logiciels Trados et Logos, qui comptent quelque 400 000 termes. De plus, grâce à sa fusion avec Lexi-Tech, elle peut désormais se servir de logiciels de reconnaissance de traduction et gérer pour ses clients tout le processus de mise à jour. Lexi-Tech & Translex compte actuellement 310 employés, sous-traitants et pigistes confondus, répartis entre Moncton, Québec, Montréal, Toronto et Ottawa. Traductrices et traducteurs doivent être membres agréés d'une association reconnue affiliée au CTIC.

Le cabinet Tessier se distingue par son service de documentation, qui compte pour beaucoup dans sa réussite. Les traducteurs peuvent s'appuyer non seulement sur une bibliothèque et sur des banques de références solides, mais aussi sur la collaboration de quatre documentalistes à plein temps. Et, fait remarquable, tous les traducteurs sont tenus de dicter tous leurs textes, les copistes étant, selon M. Tessier, les seules personnes compétentes pour assurer un traitement de texte de choix. À la banque de terminologie de 300 000 fiches s'ajoute un système d'indexation avec dépouillement automatique des textes et un système informatisé d'information et de gestion. Conçus par Les Traductions Tessier elles-mêmes, les outils de dépouillement SARA et TAO exploitent leur banque de terminologie, Termitt, qui tourne sur Édibase. Les quelque vingt-cinq traducteurs qui travaillent sur place à plein temps sont membres agréés d'associations reconnues et bénéficient d'un salaire fixe.

Chacune des entreprises dégage ainsi son parfum propre, que l'on peut également percevoir dans ses domaines de spécialité, même si toutes trois ont obligatoirement plusieurs domaines communs.

À chacun sa spécialité

Les spécialités de Gamma Inc. sont surtout l'économie, les finances et la fiscalité, le domaine juridique, la sécurité et l'informatique. Entre autres domaines, Lexi-Tech & Translex traite l'aéronautique, les affaires gouvernementales, les télécommunications et l'informatique. Les Traductions Tessier couvrent davantage les secteurs socio-économiques, juridiques et politiques, tels que la médecine, les droits de la personne, l'énergie nucléaire et les affaires parlementaires. Si l'on considère la clientèle locale, Gamma fait « principalement affaire avec des entreprises qui travaillent en informatique ». Lexi-Tech & Translex vise les entreprises et les ministères « qui font traduire pour vendre », et non par obligation légale. Tessier traite plus particulièrement avec des organismes à but non lucratif et des administrations publiques « à tous les paliers ». Toutefois, les trois cabinets s'accordent pour dire que la clientèle de l'Outaouais a ceci de particulier que le gouvernement fédéral y est omniprésent : c'est le plus gros client, mais aussi un concurrent. « Une bonne connaissance de ses rouages et de ses exigences s'impose [...] », remarque Jocelyne Doyle-Rodrigue. Or, « les ministères et entreprises gravitant autour du gou-

Justine Solofoson est professeure de français et termine un doctorat en traduction à l'Université de Montréal.

vernement fédéral exigent une qualité exceptionnelle à bas prix », ce qui « laisse peu de marge de manœuvre ».

Dans la boule de cristal

Cependant, comme le précise Philippe Tessier, « vu que les règles de travail y sont plus rigoureuses et les intervenants moins nombreux, il est plus facile, dans l'entreprise privée, de confier au même traducteur la gestion à long terme d'un dossier-client ». Jocelyne Doyle-Rodrigue constate, par ailleurs, que la situation est en train de changer, grâce à la mondialisation du marché de la traduction. Tout compte fait, la privatisation des services gouvernementaux intensifie progressivement la concurrence en favorisant le jeu de l'offre et de la demande. Philippe Tessier pense que « chaque nouvel organisme [...], chaque privatisation, représente un nouveau débouché pour l'industrie de la traduction ». De son côté, Gilles Gamas affirme que « le développement de l'informatique et des télécommunications dans la région offre certaine-

ment des débouchés aux cabinets de traduction et aux traductrices et traducteurs spécialisés ». Il peut sembler trop tôt pour dire quel impact l'achat de Translex par Lexi-Tech aura sur le marché de la région, mais les intéressés savent d'ores et déjà qu'ils pourront « concentrer leurs efforts sur les clients à très large rayonnement ».

D'autres regroupements sont-ils à prévoir? Gilles Gamas croit que « les synergies entre cabinets et entreprises ne sont pas évidentes ». Jocelyne Doyle-Rodrigue pressent « l'entrée remarquable de concurrents sur notre marché » et juge nécessaire « le regroupement de certains cabinets ». Philippe Tessier prévoit la naissance « d'autres cabinets regroupant des indépendants [...] ; la concurrence sera désormais plus équitable ».

L'Outaouais, paradis des traducteurs? Certes! Et... ça bouge! ■

1. Syndicat canadien des employés professionnels et techniques.

Indépendants : un marché en profonde mutation

Mondialisation, Internet, éditique... sont autant de choses avec lesquelles les indépendants aussi doivent compter.

par Anne-Marie De Vos, trad. a.

UN BEAU SAMEDI d'hiver ensoleillé, neuf traducteurs indépendants de l'Outaouais — c'est-à-dire Outaouais québécois et Ottawa Valley — sont réunis autour d'une table et discutent de la traduction d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Leur expérience à titre d'indépendants varie de deux à vingt ans. Tous s'accordent pour dire que le marché de la traduction est en profonde mutation. Si le gouvernement fédéral a toujours été, et est encore, le plus gros donneur d'ouvrage de la plupart des traducteurs indépendants, depuis quelque temps, le secteur privé prend de plus en plus de place chez certains. Pour deux des personnes présentes, le secteur privé est en fait la principale source de travail. Quelques traducteurs ont des clients aux États-Unis. Ils ont acquis cette clientèle soit par voie de recommandation, soit par Internet. Mais ils disent toutefois qu'il faut se méfier des offres de travail faites sur Internet. En effet, il arrive que des entreprises demandent à plusieurs traducteurs de leur fournir une traduction à titre d'essai, réunissent ensuite tous les essais et en font un texte complet sans rien payer à qui que ce soit!

La clientèle locale

Comme nous venons de le dire, le gouvernement fédéral reste le plus gros client dans la région. Les contrats de traduction sont accordés soit par le Bureau de la traduction, soit par les divers ministères eux-mêmes. Certains traducteurs évitent de faire affaire avec le Bureau de la traduction qui, selon eux, impose des contrats dont les conditions sont établies unilatéralement. Ils préfèrent traiter avec les ministères qui leur offrent des conditions plus intéressantes. Les



Photo : Anne-Marie De Vos

sociétés d'État ainsi que le gouvernement de l'Ontario sont aussi des clients importants dans l'Outaouais. Nous pouvons ici ouvrir une petite parenthèse pour faire remarquer que les traducteurs québécois installés du côté québécois de la rivière des Outaouais n'ont généralement pas de clients québécois. Mais notre collègue anglophone — le seul traducteur français-anglais présent à notre réunion — nous signale qu'il a eu plusieurs fois l'occasion de traduire pour le gouvernement québécois. Selon lui, d'autres traducteurs indépendants de la région traduisent également pour des entreprises québécoises, mais ces traducteurs ne semblent pas être majoritaires dans la région. Fermons notre parenthèse et continuons l'énumération de la clientèle locale. Ont également été mentionnés la Banque du Canada, l'Université d'Ottawa, des syndicats, des associations, des entreprises d'informatique, d'électronique, etc.

Les autres clients

La clientèle des traducteurs indépendants de l'Outaouais dépasse le cadre local. Nous avons déjà mentionné les États-Unis, mais des entreprises de Toronto et de Montréal, et même de France, font

Anne-Marie De Vos est traductrice en pratique privée.

également appel aux traducteurs de l'Outaouais. Il faut dire qu'avec la transmission par modem et par courrier électronique, la mondialisation s'installe aussi dans notre profession.

Internet

Et puisque nous parlons de mondialisation, quelle est la place d'Internet chez les traducteurs indépendants? C'est un outil de travail dont tous se servent à des degrés différents. Ont-ils une page d'accueil sur Internet? Un traducteur en a déjà eu une, un autre en prépare une, mais en général les indépendants ne sentent pas le besoin de se faire connaître sur Internet, car leur clientèle est déjà suffisamment bien établie.

Et comment font-ils face aux pointes de la demande? Une partie des indépendants qui assistaient à notre réunion travaillent seuls et parviennent à gérer leur charge de travail. Les autres semblent toutefois plus enclins à travailler en vases communicants avec d'autres traducteurs, l'un d'eux ayant même formé une association avec trois autres personnes. Enfin, une seule des personnes présentes confie du travail à plusieurs sous-traitants.

La technologie

Que font les traducteurs lorsque des textes exigent une présentation complexe avec manipulation de logiciels pas très connus? « Nous sommes des traducteurs, pas des technologues », nous ont dit certains. Ils refusent donc de s'attaquer à des formatages compliqués. D'autres ont déjà essayé de manipuler les disquettes four-

nies par les clients, afin de remettre un texte d'arrivée semblable au texte de départ, et ont perdu tellement de temps qu'ils estiment que l'exercice n'est pas rentable. D'autres encore, plus enthousiastes, estiment que la profession doit évoluer avec la demande et que le traducteur doit maîtriser la base de l'édition afin de pouvoir fournir un produit clés en main. L'un d'eux a même été jusqu'à dire que l'édition devient un moyen d'accroître sa part de marché. C'est pourquoi il est important de suivre l'évolution technologique. Bien sûr, tout le monde sait se servir d'un ordinateur, à des degrés divers, mais il y en a déjà qui parlent à leur ordinateur! En effet, un avant-gardiste de la profession nous a expliqué qu'il possède un logiciel de dictée qu'il a apprivoisé et qui lui permet maintenant de dicter directement ses traductions à l'ordinateur. Que de chemin parcouru depuis l'époque héroïque du dictaphone! Qu'on le veuille ou non, il semble que la technologie va donner un nouveau visage à la traduction.

Pour conclure, disons que selon les traducteurs indépendants qui ont participé à notre discussion, la traduction en Outaouais se porte très bien, tellement bien qu'ils se demandent si la relève, pas très nombreuse semble-t-il, suffira à répondre à la demande du marché dans quelques années. ■

Merci à Lorraine Briand, trad. a., Ken Larose, trad. a., Joël Larrue, trad. a., Chantal Lefebvre, Fernand Legros, trad. a., Louise Savard, trad. a., André Thériault, trad. a. et Gérard Verreault, trad. a., qui ont participé à la discussion ayant permis de rédiger cet article.

L'organisation professionnelle régionale

par André Thériault, trad. a., et Aline Manson, trad. a.

EN SA QUALITÉ de représentante régionale de l'OTIAQ placée sous l'autorité directe du Bureau de l'Ordre, la Section géographique de l'Outaouais a pour mission principale la protection du public et le rayonnement de la profession dans la région. Elle s'en acquitte par la promotion de critères d'excellence, par l'application du code de déontologie de l'Ordre, par des programmes de perfectionnement offerts à ses membres, et par une information continue à ses membres et au public. La plupart des membres de la Section, dont le nombre dépasse les 300 et dont la majorité résident dans la région de l'Outaouais, travaillent pour le Bureau de la traduction, dans les immeubles fédéraux situés à Hull et à Ottawa. Un nombre assez restreint sont au service d'autres employeurs et une cinquantaine seulement sont en pratique privée. Les membres agréés de l'OTIAQ jouissent d'un titre réservé reconnu par l'Office des professions du Québec.

L'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario (ATIO) a pour objectifs, entre autres, de « promouvoir le perfectionnement professionnel de ses membres, de veiller à ce que ses membres respectent des normes élevées de déontologie, d'établir des critères de compétence... et de surveiller la qualité des services professionnels fournis par ses membres ». Dans la région d'Ottawa-Hull, elle compte plus de 370 membres, dont environ 190 en pratique privée, la plupart des autres étant au service du Bureau de la traduction. Un grand nombre de ses langagiers résident du côté

québécois de la rivière. Les membres agréés de l'ATIO sont détenteurs d'un titre réservé accordé en vertu d'une loi de l'Ontario.

Le Conseil des traducteurs et interprètes du Canada (CTIC), qui regroupe les associations et les ordres professionnels des provinces et des territoires, a son siège social à Ottawa. L'OTIAQ et l'ATIO comptent parmi ses membres affiliés.

Aux associations et ordres professionnels proprement dits s'ajoutent un certain nombre d'associations ou de réseaux aux objectifs ciblés pour répondre aux besoins particuliers de leurs membres. Fait à noter, nombre de ces personnes appartiennent aussi à l'OTIAQ ou à l'ATIO.

Constitué en 1985, le Réseau des traducteurs et traductrices en éducation représente une soixantaine de membres répartis dans les secteurs de l'éducation élémentaire et secondaire, ainsi que post-secondaire, dans les organismes gouvernementaux et dans les associations professionnelles. Le Réseau mène des recherches sur le vocabulaire de l'éducation, en diffuse les résultats, favorise le perfectionnement de ses membres au moyen de colloques ou d'ateliers, noue des liens d'entraide entre les membres et favorise l'épanouissement des débutants en traduction, en particulier par la mise en œuvre d'un programme de bourses.

Pour sa part, le Réseau des traducteurs en santé, fort de ses vingt-cinq membres dont la plupart sont de la région d'Ottawa-Hull, facilite depuis 1984 l'entraide et la discussion entre ses membres, ainsi que l'harmonisation de la terminologie dans le domaine de la santé. Les travaux menés par le Réseau se sont concrétisés dans la publication avec le Bureau de la traduction d'un Bulletin de terminologie (BT 205), dont la deuxième édition doit paraître sous peu.

André Thériault est président de la Section géographique de l'Outaouais de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec et président de Somitra inc.

Aline Manson est chargée de comptes-clients aux Services à la clientèle du Bureau de la traduction.

Growth and Development of Community/Cultural Interpreting in Ottawa



A community/cultural interpreter in Ottawa plays a dynamic role. Whether interpreting for a woman about to give birth in a hospital, a refugee couple applying for temporary financial support after fleeing a civil war raging in their country, or an elderly man with Alzheimer's disease who, after a lifetime in Canada, can now only speak in his mother tongue, the community/cultural interpreter must conduct the communication process in a thoroughly professional and competent manner.

by *Brenda Donawa-Stuart*

COMMUNITY / CULTURAL interpreting has become an essential service for many community-based organizations in Ottawa—social services, hospitals, women's shelters, legal services and schools—that serve non-English/French-speaking immigrants and refugees. These organizations have also recognized that this is a professional service requiring the skills of community/cultural interpreters from recognized training institutions or organizations, including Algonquin College, which offers a certificate program.

Brenda Donawa-Stuart is Coordinator of the Community/Cultural Interpretation Techniques Certificate Program at Algonquin College.

L'Association canadienne des juristes-traducteurs a vu le jour en 1988 pour permettre à ses membres de sortir de leur isolement et de se faire reconnaître comme spécialistes de la traduction juridique. Organisée autour de deux pôles, Montréal et Ottawa-Hull, l'association compte aujourd'hui près de quatre-vingt juristes-traducteurs et traducteurs juridiques, catégories reflétant la formation universitaire des membres, mais ne constituant pas un agrément de la part de l'association.

Des bénévoles dynamiques

Presque tous les bénévoles de la Section régionale de l'OTIAQ proviennent du Bureau de la traduction. Fait remarquable, à l'heure actuelle, trois des cinq membres du Comité de direction de la Section y occupent des postes de responsabilité. Le président exerce en pratique privée et un autre membre détient un poste de direction à l'Université d'Ottawa. Du côté de l'ATIO, les bénévoles de la région, appuyés par le secrétariat qui se trouve à Ottawa, proviennent en majorité du secteur privé.

Les associations prévoient aussi la relève en invitant les étudiants des universités de la région à participer à leurs activités et les mettent à l'honneur en les accueillant chaque année, pour la remise de différentes bourses, lors de la réception annuelle organisée pour la Journée mondiale de la traduction.

Il commence à s'établir entre elles une véritable symbiose. Elles collaborent dans le cadre de grands événements comme la célébration de la Journée mondiale de la traduction, le 30 septembre de chaque année, ou la tenue, du 3 au 5 septembre 1998, du prochain Congrès du centre régional nord-américain dont le thème sera « L'Amérique du Nord : notre avenir ». Elles se rendent d'autres services au jour le jour, par exemple en vue du perfectionnement des langagiers. Bref, elles profitent de toutes les occasions offertes pour établir entre elles des liens d'amitié et de collaboration. ■

The Community/Cultural Interpreter

The role of the community/cultural interpreter is to perform at the highest level of efficiency in a wide range of interpreting situations, using effective interpersonal skills, language skills, interpreting techniques, memory abilities, technical terminology, sensitivity to cultural issues and social cues, and sensitivity to non-verbal cues throughout the communication process to maintain respect and ensure communication between two parties with different languages and/or cultural backgrounds.

Community/cultural interpreters are usually new or established immigrants, or Canadians who have lived in a foreign country for a significant time. They are generally well educated and skilled people who may have encountered obstacles to entering their field of expertise, and they have chosen this profession as a viable alternative.

Background Information

Although community/cultural interpreters have existed since the first immigrants came to Canada, the volunteer approach to this form of interpretation has had both beneficial and calamitous consequences. Some of the positive effects included helping newcomers settle in their new homeland with support from people who speak their mother tongue. The negative consequences may have included poor interpretation by an untrained person incapable of conveying the message accurately due to a lack of technical terminology or poor proficiency in English. These shortcomings can have disastrous outcomes when interpreting in financial or life-threatening situations.

Over the past 30 years, the number of new immigrant and refugee groups has grown dramatically, creating an awareness in the last decade of the need to provide essential services using competent, trained interpreters who can act as a medium between Canadian service-providers or professionals and non-English/French-speaking clients from a distinctly different cultural background.

In 1985, the Settlement and Integration section of Ontario's Ministry of Citizenship launched an initiative to develop a bank of trained interpreters for the Cambodian, Laotian and Vietnamese communities in Metro Toronto through a pilot training program. During this period, these new professionals were given the formal title of cultural interpreter. A few years later, the title of community interpreter was also introduced to cover the broad scope of these interpreters' work.

By 1995, this initiative had established cultural interpreters in 17 areas of Ontario, including Ottawa, Kenora, London, Kitchener, Thunder Bay, and Cornwall.

More recently, the Ministry of Citizenship has funded numerous projects: "Training the Trainer" workshops, tests for assessing first-language competency to determine entry into training programs (now being conducted in Ottawa), and tools to assess interpreters' skills following core training, which stemmed from the recommendations of a 1992 report: *Towards a Strategy for Standardized Training and Accreditation of Cultural Interpreters: A Report on the Training of Cultural Interpreters in Ministry-Supported CI Services in Ontario*.

Community/Cultural Interpretation Services in Ottawa

Significant progress has been made in community/cultural interpretation in the last nine years in the Ottawa region. A community organization, Immigrant and Visible Minority Women Against Abuse, received funding in 1989, as one of several services funded by the Ministry of Citizenship, to train cultural interpreters for non-English-speaking immigrant women coping with various forms of violence and needing counselling and other services. In 1989, cultural interpretation services were available in Spanish and Vietnamese; today, interpretation is offered in more than 52 languages or dialects.

In 1993, Cultural Interpretation Services of Ottawa-Carleton began providing interpreting and translation services to a broader clientele, such as hospitals and social services of the Regional Municipality of Ottawa-Carleton, drawing on a pool of interpreters and translators in more than 62 languages or dialects. The Civic Hospital also has a well-developed training program and service for health professionals at the hospital who must also serve as community/cultural interpreters.

Other organizations providing various interpreting services include Languages of Life, Living Languages Services, ethnic organi-

zations, hospitals, community and health centres, and numerous small businesses.

Algonquin College Certificate Program

In September 1995, Algonquin College launched its Community/Cultural Interpreting Techniques program, a joint initiative by key people from Algonquin College, Ontario government ministries (Citizenship and Attorney General), such educational institutions as the University of Ottawa, Mohawk College and Centennial College, agencies and community organizations, with input from consultations with officials from Alberta Vocational College, Vancouver Community College, Collège de l'Outaouais, and the Association of Translators and Interpreters of Ontario.

The thrust of this program is to deliver high-quality training to adult students and thereby produce qualified interpreters proficient in both English and their mother tongue with the skills necessary to function in a wide range of interpreting situations. This certificate program involves 700 hours of training in six core courses, five skill-based courses, a compulsory practicum, and specialized courses in health, court interpreting, interpreting for business meetings and official visitors, and interpreting in social services.

More than 60 students are registered in the program on a part-time basis, and approximately one-third of these will graduate by the end of this year.

An evolving role

The community/cultural interpreter has evolved from a volunteer to a qualified professional working in many situations. One factor in this change has been the training component, which will continue to set professionally trained, qualified community/cultural interpreters apart from others working in the Ottawa-Carleton region. ■

OTTAWA

L'UNIVERSITÉ



ÉCOLE DE TRADUCTION ET D'INTERPRÉTATION

SI UNE CARRIÈRE EN TRADUCTION
OU EN INTERPRÉTATION VOUS INTÉRESSE,
NOUS AVONS LE PROGRAMME QUI VOUS CONVIENT.

Baccalauréat spécialisé en traduction

- 2 filières - pour francophones
- 4 options - option bilingue (anglais-français)
- pour anglophones
- option trilingue (anglais-espagnol-français)
- option coop (alternance études-travail)
- option rédaction professionnelle bilingue (anglais-français)
- Un programme **accélééré** (2 ans) est offert aux titulaires d'un premier baccalauréat dans les options bilingue, trilingue et de rédaction professionnelle bilingue.

Diplôme d'études supérieures en interprétation de conférence (12 mois)

Diplôme d'études supérieures en traduction espagnole (12 mois)

Maîtrise en traduction

Doctorat en traductologie (Ph.D.)

Le taux de placement de nos diplômés avoisine les 95%.

École de traduction et d'interprétation
Université d'Ottawa
C.P. 450, Succ. A.
Ottawa (Ontario) K1N 6N5
Tél.: (613) 562-5719 - Téléc.: (613) 562-5141
<http://www.uottawa.ca/academic/arts/traint/>

L'interprétation : une relève à assurer



Si la relève est aujourd'hui le mot d'ordre dans la fonction publique fédérale, elle revêt une importance particulièrement cruciale pour le milieu de l'interprétation, dans la région de l'Outaouais aussi bien que dans le reste du Canada.

par Monique Perrin d'Arloz, trad. a.

L'EFFECTIF d'interprètes du Bureau de la traduction, qui était de 81 en 1995, n'est plus maintenant que de 69 interprètes. Si l'on n'intervient pas, cette baisse s'accroîtra gravement au cours des prochaines années, et ce, pour une raison bien simple : les interprètes vieillissent, eux aussi...

Bon nombre d'entre eux ont commencé à travailler au début des années 70 (au lendemain de l'adoption de la *Loi sur les langues officielles*), et aujourd'hui, la moyenne d'âge des permanents est d'environ 49 ans.

Du côté des interprètes indépendants accrédités par le Bureau de la traduction, on en compte près de 140 au Canada, dont une quarantaine dans la région de l'Outaouais (les deux autres grands centres étant Montréal et Toronto). Ce bassin ne s'est guère élargi depuis juin 1995, notamment parce que le programme de formation de l'Université d'Ottawa a été suspendu (mais non supprimé, fort heureusement) pour des raisons financières. Or, cette université était la seule au Canada à offrir un programme de formation en interprétation. Certes, le Bureau de la traduction a réussi à former, entre 1988 et 1991, une trentaine d'interprètes (à l'interne), mais son dernier stage de formation remonte précisément à 1991. C'est dire qu'il n'y a plus, depuis quelques années, de nouveaux interprètes sur le marché.

L'offre a donc diminué mais la demande, elle, n'a pas tout à fait suivi la même courbe!

Après un fléchissement en 1995-1996, à la suite des compressions budgétaires dans tous les ministères, on constate depuis octobre 1997 une reprise de la demande. La majeure partie des compressions sont maintenant réalisées, et les programmes d'encouragement à un départ ou une retraite anticipée se sont terminés le 31 mars dernier. Il y a donc tout lieu de croire que, même si elle ne continue pas à augmenter au même rythme, la demande se maintiendra au moins à son niveau actuel.

Au Service des conférences gouvernementales, la demande (dans le secteur des langues officielles), après le fléchissement des années 1996 et 1997, semble revenir aux niveaux antérieurs à 1995. Dans le secteur des langues étrangères, cette hausse est plus marquée, surtout en espagnol (sans doute un effet de l'ALENA).

À l'Interprétation parlementaire, l'augmentation de la demande (depuis octobre 1997) est probablement due à la composition de la nouvelle Chambre des communes (quatre partis d'opposition), ce qui se traduit par un nombre accru de réunions de comités, de caucus, de déplacements de comités, etc. Du côté du Sénat, on a également enregistré une nette augmentation du nombre de séances de comités et de réunions à interpréter.

Dans le secteur privé, il semble que l'on assiste, là aussi, à une certaine reprise des activités.

Bref, on peut raisonnablement affirmer que les ressources diminuent alors que la demande connaît une reprise après une période de ralentissement. D'où les difficultés que nous connaissons actuellement, notamment à l'Interprétation parlementaire, pour répondre aux besoins du client.

Fort heureusement, un certain nombre de mesures ont été prises, qui permettront à la fois de répondre à la demande, d'éviter l'épuisement des effectifs actuels et d'assurer, de façon générale, la relève.

D'une part, le Bureau de la traduction a décidé d'organiser un stage de formation à l'interne (été/automne 1998), ce qui devrait permettre de former cinq ou six traducteurs qui iront grossir les rangs des interprètes parlementaires. Le test d'aptitudes a été administré et corrigé en septembre 1997, et la moisson a été particulièrement riche.

D'autre part, l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa rouvre son programme de formation en interprétation dès l'automne 1998, grâce à l'appui du Bureau de la traduction (détachement d'un interprète/professeur à temps plein et d'un interprète/professeur à temps partiel), dans le cadre d'un protocole d'une durée de cinq ans.

Enfin, au Canada, la recherche d'interprètes en langues officielles demeure toujours, mais la connaissance d'une langue étrangère, surtout l'espagnol, est évidemment un atout précieux.

Pour ce qui est des conditions de travail de l'interprète, le changement notoire est sans doute, depuis vingt ans, le recours de plus en plus fréquent aux vidéo-conférences. Quant à la retransmission télévisée de la prestation des interprètes, ce n'est pas un phénomène nouveau puisqu'elle se fait tous les jours à la Chambre des communes depuis une dizaine d'années, mais elle devient plus fréquente, à la fois pour les comités de la Chambre des communes et pour ceux du Sénat (les débats du Sénat ne sont pas télévisés... pas encore). Les cabines d'interprétation ne sont pas encore équipées d'un terminal Termium (la plupart seraient d'ailleurs trop exiguës), mais il est de plus en plus courant de voir un interprète muni d'un portable équipé du disque Termium, surtout lorsqu'il accompagne un comité parlementaire en déplacement.

En résumé, la relève en interprétation est la priorité de l'heure, et c'est le défi que devront relever les décideurs et les formateurs. Défi technologique aussi, car il faudra mettre les équipements à la disposition des interprètes au diapason de la technologie moderne, pour qu'ils puissent fournir une prestation de qualité à la hauteur des exigences du prochain millénaire. ■



L'ÉTI : un vaste éventail de programmes

par Geneviève Mareschal, trad. a. et Jacqueline Bossé-Andrieu

L'ÉCOLE DE TRADUCTION et d'interprétation (ÉTI) de l'Université d'Ottawa offre aux francophones comme aux anglophones différents programmes, qui vont du baccalauréat au doctorat et assurent ainsi un cursus universitaire complet en traduction.

Au 1^{er} cycle : un baccalauréat assorti de plusieurs options

Les programmes de Baccalauréat spécialisé en traduction et de Honours B.A. in Translation forment des traducteurs professionnels dans les combinaisons linguistiques anglais-français et français-anglais. Ils s'étalent sur trois ou quatre ans pour les étudiants ayant terminé leurs études secondaires ou leur cégep et sur deux ans pour les candidats ayant déjà un premier diplôme universitaire.

Sur ces programmes de base viennent se greffer différentes options permettant aux étudiants d'accroître leurs compétences et leurs chances d'emploi. L'option coop, où les études alternent avec des stages en entreprise, donne aux étudiants l'expérience d'une année complète (12 mois) sur le marché du travail. L'option trilingue leur offre la possibilité d'ajouter l'espagnol à leur combinaison linguistique de base et de viser le grand marché américain. L'option rédaction professionnelle bilingue assure des compétences en rédaction dans les deux langues et forme des langagiers polyvalents, capables de traduire et de rédiger en anglais et en français.

Au 2^e cycle : une maîtrise et deux diplômes d'études supérieures

Le programme de Maîtrise en traduction/M.A. in Translation s'adresse aux candidats qui, ayant déjà une formation en traduction, désirent approfondir leurs connaissances, se livrer à une réflexion théorique sur la traduction et ses pratiques et développer une aptitude à la recherche.

Pour ceux qui ont un premier diplôme universitaire et une bonne formation langagière en espagnol, l'ÉTI a mis au point un Diplôme d'études supérieures en traduction espagnole/Graduate Diploma in Spanish Translation, qui peut être acquis en un an.

L'ÉTI offre aussi une formation en Interprétation de conférence/Conference Interpreting. Ce programme, le seul au Canada, forme en un an, à l'aide de cours pratiques et d'entraînements intensifs, des interprètes anglais-français/français-anglais prêts à relever les défis de la profession.

Au 3^e cycle : un doctorat en traductologie

Le Doctorat en traductologie/Ph.D. in Translation Studies, mis sur pied en 1997, situe l'ÉTI à l'avant-garde de la recherche dans la discipline. Premier du genre au Canada, ce programme offre aux candidats un large éventail de domaines d'études qui vont de la théorie à la terminologie et à la lexicologie appliquées à la traduction, en passant par l'histoire et la pédagogie de la traduction, la traduction assistée par ordinateur et la traduction automatique.

Une infrastructure garante de succès

Pour assurer la qualité de ses programmes, l'ÉTI dispose d'une excellente infrastructure d'enseignement et de recherche.

Geneviève Mareschal et Jacqueline Bossé-Andrieu sont respectivement directrice de l'ÉTI et vice-doyenne de la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa.

La formation professionnelle

C'EST DANS L'OUTAOUAIS qu'a débuté l'enseignement de la traduction au Canada. Il y a plus de soixante ans, en 1936, l'Université d'Ottawa mettait sur pied le premier cours universitaire de traduction à la demande de Pierre Daviault, éminent traducteur parlementaire et auteur de l'un des premiers recueils pratiques de problèmes de traduction.

Depuis, l'Outaouais compte parmi les centres les plus actifs du pays en matière de formation professionnelle. Les trois universités de la région (l'Université d'Ottawa, l'Université du Québec à Hull et l'Université Carleton) offrent chacune, à des degrés et à des niveaux divers, des programmes de traduction, qui vont du certificat au doctorat. Le Collège Algonquin, pour sa part, dispense un enseignement en traduction communautaire, et le Bureau de la traduction met sur pied régulièrement de nombreux cours de perfectionnement professionnel à l'intention de ses traducteurs et de l'ensemble de la communauté traduisante de la région.

Ce foisonnement d'activités de formation, combiné à la présence des plus gros employeurs de traducteurs du pays et à un volume de travail en continuelle expansion, fait de la région de l'Outaouais un pôle d'attraction important, pour ne pas dire irrésistible, pour les aspirants-traducteurs et les traducteurs en exercice. ■

Geneviève Mareschal, trad. a.

Son corps enseignant à temps complet comprend une dizaine d'universitaires chevronnés dont les compétences se complètent et qui se distinguent par leur engagement professionnel et la variété de leurs projets de recherche. À cette équipe viennent se joindre chaque année des professionnels en exercice qui, choisis pour leurs compétences spécifiques, renforcent l'adéquation de la formation aux besoins du marché.

Sur le plan de la recherche, l'ÉTI compte parmi ses professeurs d'éminents chercheurs ayant fait œuvre de pionniers et dont les travaux et la renommée ont largement dépassé les frontières du Canada. De nombreuses activités de recherche y sont menées, souvent en collaboration avec des chercheurs d'autres universités. Certaines, tel le *Dictionnaire bilingue canadien*, mobilisent d'importants effectifs et assurent aux étudiants un cadre d'apprentissage rigoureux.

La qualité de la formation est aussi assurée par la sélection des candidats à l'entrée, par un enseignement dispensé à des classes de petite taille et par des stages obligatoires. Les étudiants de l'ÉTI bénéficient également de nombreux autres avantages : un laboratoire d'informatique disposant des plus récents outils d'aide à la traduction, des salles de documentation et de recherche, un laboratoire d'interprétation simultanée, des programmes d'échanges avec des universités canadiennes et étrangères, et des ententes avec divers intervenants de l'industrie.

À l'aube de l'an 2000

L'ÉTI vient de fêter son vingt-cinquième anniversaire. Depuis sa fondation en tant qu'École en 1971, elle a connu un essor remarquable, et le large éventail de programmes qu'elle s'est bâti au cours des années lui permet d'envisager l'avenir avec confiance. ■

À l'UQAH, on ne s'inquiète pas de l'avenir, on le prépare!



par Christiane Melançon, Pierre Cardinal
et Jean Quirion, term. a.

TOUS CEUX et celles qui fréquentent un tant soit peu le monde de la traduction dans l'Outaouais connaissent déjà les bouleversements dont il a fait l'objet au cours des 15 dernières années. Ce qui était l'endroit un jour devient l'envers le lendemain. Dans ce tête-bêche tout à fait postmoderne, cerner l'évolution de la traduction n'est pas une mince affaire. Si le monde de la traduction a une nature, en effet, c'est plutôt celle d'un « continué changement¹ », pour reprendre les termes de ce cher vieux Pascal. Il est donc difficile, dans de telles circonstances, de fixer les paramètres d'un domaine dont l'évolution est si rapide.

À l'Université du Québec à Hull, nous avons mis le cap sur la mouvance qui caractérise notre époque et fait de la multiplicité et de la polyvalence nos maîtres-mots. « J'ai beaucoup mieux à faire qu'à m'inquiéter de l'avenir : j'ai à le préparer² », écrivait Félix-Antoine Savard. Aussi, une équipe de professeurs de « l'Université en Outaouais » a choisi de faire sienne cette phrase de l'écrivain québécois et de s'engager résolument à préparer l'avenir des langagiers d'ici. Loin de craindre le changement, l'UQAH y plonge tête première.

Formatrice de langagiers depuis près de 20 ans, l'UQAH vient de consolider ses programmes de formation, qui comptaient trois certificats distincts en rédaction et en traduction, en y ajoutant un baccalauréat en traduction et en rédaction. L'objectif : intégrer en un seul programme les matières langagières jusque-là enseignées séparément. Le but : donner aux étudiants une double formation en traduction et en rédaction professionnelles, assortie de solides compétences linguistiques et terminologiques.

Nos diplômés occuperont-ils des emplois permanents ou occasionnels? Travailleront-ils pour le gouvernement, un cabinet de traduction, une entreprise privée ou seront-ils pigistes? Verront-ils leurs tâches limitées à la traduction ou à la rédaction, ou seront-ils appelés à faire un peu de tout : traduction, rédaction, révision, terminologie? Peu importe, car l'UQAH compte en faire des langagiers à la fois productifs et polyvalents, capables d'être utiles quel que soit le cadre de travail que l'avenir leur réserve. Des cours traditionnels, une formule unique d'ateliers d'intégration professionnelle, voilà autant de moyens que l'UQAH entend mettre à profit pour former un pôle d'excellence langagière dans l'Outaouais. ■

1. PASCAL, Blaise, *Pensées* : « J'ai connu que notre nature n'était qu'un continué changement, et je n'ai plus changé depuis; et si je changeais, je confirmerais mon opinion. »
2. SAVARD, Félix-Antoine, *Labatis*, Montréal, Fidès, 1943, p. 33.

Christiane Melançon, Pierre Cardinal et Jean Quirion sont professeurs à l'Université du Québec à Hull.



**Tous
les moyens
sont bons pour
se rappeler
qu'une assurance
groupe nous fait
toujours profiter
des meilleurs
avantages.**

**Votre assurance groupe,
tirez-en tous
les avantages.
Parlez-en avec
votre conseiller
Dale-Parizeau.**



282-1112 / 1 800 361-8715

Courtiers-conseils
en assurances
et protections
financières

**DALE
PARIZEAU
LM**

**AUTOMOBILE - HABITATION
BUREAU - DE PERSONNES
RESPONSABILITÉ PROFESSIONNELLE**

La traduction en Outaouais est certes en pleine évolution, mais la terminologie est loin d'être en reste. À preuve les trois articles qui suivent rédigés par des personnes œuvrant dans des milieux différents, soit un cabinet, une société d'État et un ministère du gouvernement fédéral. Presque tout le monde se souvient d'avoir préparé à la main une fiche terminologique, que ce soit pour ses propres besoins ou ceux du service. Mais qu'en est-il aujourd'hui?



Du fichier à quatre tiroirs à la base de données

par Sylvain Larivière

AU COURS des vingt dernières années, la terminologie a passablement évolué à la Société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL), essentiellement en réponse aux besoins du service de traduction. À mes débuts à la

SCHL, le service de traduction ne comptait que huit traducteurs contre 16 aujourd'hui, et si la charge de traduction d'alors, entièrement assumée à l'interne, n'était pas comptabilisée, elle s'établit aujourd'hui autour de sept millions de mots, dont moins de la moitié sont donnés à la pige. Le service de traduction disposait d'une documentation limitée, et son directeur révisait tous les textes. Avec le temps et l'accroissement du volume de traduction, les besoins du service sur le plan de la recherche ponctuelle et de la documentation se sont faits sensiblement plus grands.

Petit à petit, la diffusion terminologique de même que la normalisation (de nos appellations de fonctions et de services, principalement) ont pris de l'importance. En 1980, j'écrivais moi-même à la main un tout petit bulletin destiné à signaler aux traducteurs les nouvelles appellations. Ce bulletin a pris de l'ampleur au fil des ans et sa diffusion s'est élargie. À présent, les traducteurs reçoivent par courrier électronique le bulletin de diffusion qui est préparé, à l'externe, à partir d'un extrait de notre base de données.

Du fichier à quatre tiroirs à une base de données en réseau, il s'est écoulé moins d'une génération à l'échelle humaine mais plusieurs à celle de l'outil informatique. Par la force des choses, les terminologues sont devenus gestionnaires de bases de données. L'informatisation de la terminologie a été le prélude à celle du service de traduction. Faut-il s'étonner alors que le dépanneur logiciel de première ligne du service de traduction soit un terminologue?

En parallèle, notre documentation a grossi, et le terminologue est devenu un peu documentaliste, à l'affût de nouveaux ouvrages et des besoins documentaires du service. Cette activité, jumelée au dépouillement d'articles et à la constitution de dossiers de documentation, a vraiment pris de l'essor à partir de 1989, à l'arrivée d'une deuxième terminologie. L'année 1993 a vu la création d'une base de données textuelles plein texte (retombée de l'informatisation du fichier). Un peu plus tard, toutes les traductions étaient dépouillées, et des fiches documentaires étaient établies, afin d'en extraire des mots-clés permettant alors de repérer, du moins pendant leur délai de conservation, les textes les plus intéressants et les plus utiles pour les traductions ultérieures.

S'il est un aspect des services terminologiques qui est malheureusement demeuré inexistant à la SCHL, c'est bien la recherche thématique. La demande pour les autres services demeurant toujours forte et les ressources étant limitées, nous n'avons jamais pu explorer cette voie.

Dans leurs recherches pour l'ensemble du service, les terminologues couvrent pratiquement toute l'activité de la Société. Les traducteurs ont donc découvert dans les terminologues une source de renseignements factuels de premier ordre pour les aider à dégager le sens (souvent caché...) de leurs textes.

Notre section de terminologie est toujours demeurée résolument à l'écoute des besoins du service de traduction, quitte à sortir du champ de la terminologie proprement dite... Nous constatons aujourd'hui que cette disponibilité et cette ouverture d'esprit ont porté leurs fruits. ■

Sylvain Larivière était terminologue à la SCHL au moment de la rédaction de l'article.



La terminologie en entreprise : outil de qualité et de productivité

par Philippe Tessier, trad. a.

POUR TRADUIRE dans la région de la capitale nationale, il faut être sensible à l'omniprésence du gouvernement fédéral. Les lois, les politiques et les programmes fédéraux imposent une normalisation dont le non-respect trahit l'inexpérience de celui qui s'en rend coupable.

Dans ce contexte, la documentation, la terminologie et la phraseologie deviennent des outils indispensables au respect de la culture organisationnelle du client. Dans un cabinet comme le nôtre, qui privilégie le salariat et le travail sur place, elles sont aussi des moyens de rentabiliser le temps des traducteurs.

Philippe Tessier est président-directeur général des Traductions Tessier et ex-directeur de la Terminologie au Secrétariat d'État.

Notre cabinet s'est donc doté d'un service de documentation, dont les quatre employés répondent aux besoins terminologiques et documentaires du personnel en exploitant la bibliothèque, le dépôt des dossiers de production et les bases documentaires spécialisées du service et en mettant à la disposition des professionnels sa propre banque de terminologie, Termitt.



Termitt est le fruit de la consignation systématique de toute la terminologie utilisée pour les divers clients du cabinet. Parti d'une seule fiche le jour de la naissance de l'entreprise, il en compte aujourd'hui plus de 300 000, dont 230 000 dans le fichier principal et le reste dans divers fichiers de travail à vocation particulière, sans compter les 3 000 fiches de catalogage de la bibliothèque et les 60 000 fiches de titres de textes déjà traduits par le cabinet.

Une telle masse d'information exige une gestion serrée : systématisation de la collecte, classement par client et par domaine, épuration, rajeunissement et regroupement en fiches de synthèse, à l'aide d'un logiciel se prêtant aux formes d'interrogation les plus diverses.

Les outils informatiques d'aujourd'hui sont tout aussi performants pour l'exploitation de fiches thématiques que ceux d'il y a vingt ans l'étaient pour l'interrogation ponctuelle de fiches uninotionnelles. Cela donne envie de condenser sur une même fiche le plus grand nombre possible de renseignements connexes. Les possibilités de consultation ne s'en trouvent pas limitées pour autant : tous les mots sont indexés, si bien que la banque est interrogeable par n'importe quel mot ou n'importe quelle combinaison booléenne de mots, de codes de client, de domaines, de dates, etc.

La terminologie au gouvernement fédéral : une histoire et un avenir

par Michèle Plamondon, *term. a.*

QUE DE CHEMIN parcouru depuis le début des années 70, époque mémorable où nous consignions, à la main ou à la machine à écrire, nos découvertes terminologiques sur des fiches cartonnées de 3,5 po par 5 po qu'il fallait, de surcroît, classer manuellement par ordre alphabétique.

À la fin de 1975, le Bureau de la traduction, dont le Service de terminologie a pour mission d'uniformiser la terminologie employée par le Parlement et les divers ministères, acquiert la Banque de terminologie de l'Université de Montréal comme base de sa banque de terminologie, et la rebaptise Termium 1. Ainsi prend naissance un outil moderne de consignation et de consultation, qui saura incorporer au fil des ans les innovations technologiques de l'heure pour répondre à une demande sans cesse croissante ainsi qu'aux besoins de plus en plus diversifiés des utilisateurs. Aujourd'hui, Termium, dans sa version IV, compte plus de 1,2 million d'entrées dans les deux langues officielles, dont quelques dizaines de milliers comportent également des équivalents et des observations dans d'autres langues, principalement l'espagnol.

Vers la fin des années 80, l'ordinateur personnel fait son apparition au Bureau de la traduction, ce qui permet d'améliorer les méthodes de travail et d'accélérer la production. La machine prend le relais du terminologue pour l'accomplissement des tâches monotones et chronophages. Maintenant, une simple pression sur un bouton et nos fiches sont triées! La fin des années 80 voit la naissance de Publiciel, logiciel d'édition permettant de préparer des publi-



Michèle Plamondon est terminologue à la Direction de la terminologie et de la normalisation du Bureau de la traduction.

La banque de terminologie d'entreprise est le complément indispensable des grandes banques. Instruments de diffusion de la terminologie au profit du plus grand nombre, les banques publiques doivent se donner des normes de qualité et respecter des principes de thématique et d'uninotionnalité, ainsi que des règles de présentation matérielle beaucoup plus rigoureuses que la banque d'entreprise. La banque d'entreprise, elle, est avant tout un instrument de mise en commun de la terminologie que l'entreprise utilise pour ses clients. On y trouve des données qui n'ont pas leur place dans les banques de diffusion, comme les remarques de tel client, la liste des membres de tel comité (avec mention précisant s'il s'agit d'un homme ou d'une femme lorsque cela n'est pas évident), le mandat de tel organisme, la traduction normalisée de telle rubrique, etc.

Elle constitue une partie de notre dossier client et, à ce titre, elle n'est pas diffusable à l'externe. Actuellement, chaque employé y a accès en direct de son bureau. Une fois réglés les problèmes techniques de protection de la confidentialité (au début de l'été 1998), les traducteurs travaillant à distance y auront accès par téléphone. ■



cations. Mais là où le bât blesse, c'est qu'il faut retaper les fiches destinées à Termium. Au début de 1992, on installe les premiers LATTER (L'ATELIER du TERminologue) sur les postes des terminologues. Ce logiciel permet de collecter, de gérer, de mettre en mémoire, d'analyser et de synthétiser des données terminologiques en vue de les verser dans Termium ou dans Publiciel, selon le cas. Une version LATTER Windows, actuellement à l'étape de la mise au point, devrait paraître à l'été 1998. Afin d'épargner au terminologue la tâche rébarbative de consignation lors du dépouillement, notre collègue terminologue, technologue de cœur, Yvan Cloutier, conçoit en 1994 des macros d'assistance au dépouillement dans un texte sur support électronique, permettant l'extraction de données marquées au préalable par le terminologue. Ces macros WP5.1 ont inspiré, quelques années plus tard, la conception d'un extracteur de données, Yvanhoé, mis au point par Roger Racine, directeur de la Technologie, Recherche et Développement. Cet outil peut traiter n'importe quel texte, peu importe le logiciel d'origine. Puis Internet est mis à la disposition des terminologues pour élargir leur champ de recherche terminologique. Il est évident qu'il ne s'agit pas d'une panacée. L'utilisateur de cette mine de sources, comme de toutes les autres d'ailleurs, doit faire preuve de discernement.

La présence de la terminologie comparée est une nécessité primordiale dans un milieu comme l'Outaouais où, en raison de la dualité linguistique, la langue française subit constamment l'influence de l'anglais. Le Service de terminologie se veut un appui direct aux traducteurs, aux langagiers et aux autres fonctionnaires qui, pressés par le temps, sont appelés à communiquer, à traduire ou à rédiger dans la langue de Molière ou de Shakespeare. Grâce à la terminologie, qui nous permet de consacrer davantage de temps à la recherche, nous pouvons mieux remplir une mission qui ne sera jamais terminée en raison de l'évolution constante de la technologie de pointe et des nouvelles réalités. ■

«À Ottawa, c'est Tessier qui établit la norme de la qualité totale.»

*Nous visons l'excellence, et pour
l'atteindre, il nous faut pouvoir
compter sur les **meilleurs...***

Si vous comptez parmi les bons,
**NOUS FERONS DE VOUS
L'UN DES MEILLEURS !**



T R A D U C T I O N S
T E S S I E R
T R A N S L A T I O N S

« Le mot juste... pour bien dire ce qu'il faut »

220, avenue Laurier ouest, Ottawa
(613) 594-8008



Philippe Tessier,
*traducteur agréé,
président*

Qui a gagné la médaille d'or aux Olympiques de la traduction ?

L EST ARRIVÉ premier au concours international de traduction de l'ONU. Qui est-ce? Un Québécois nommé André Sirois, traducteur et juriste, qui a notamment fait ses premiers pas au service de traduction fédéral, au ministère de la Justice, à Ottawa et à Toronto. Il a expliqué à *Circuit* les étapes de ce parcours auquel il convie les traducteurs d'ici. Pourquoi? Parce que la place est à prendre. Il n'y a pas de traducteurs Québécois dans l'immense réseau des organisations onusiennes.

Si l'on en croit André Sirois, le concours de l'ONU, c'est toute une aventure, longue et ardue certes — les trois étapes se déroulent sur près de deux ans — mais, somme toute, faisable vu la bonne formation que reçoivent les étudiants canadiens. Voici les faits.

Les Nations-Unies annoncent régulièrement un concours pour des traducteurs-rédacteurs. À peu près aux deux ans, à l'échelle de la planète, on recherche de nouveaux candidats. Ici, à Montréal, l'OACI, au service du personnel, peut vous renseigner à cet égard. Le concours auquel s'est présenté André Sirois, c'est le dernier en date, celui de 1996.

Première étape, répondre à l'appel de candidatures et envoyer son dossier. Si votre candidature est acceptée, on vous retient pour la deuxième étape, un test de deux jours. Vous avez quatre textes à traduire, tout d'abord un texte de nature générale (de l'anglais au français dans son cas), un second (de nature générale aussi) à partir d'une autre langue des Nations-Unies, soit l'espagnol, l'arabe, le chinois, ou le russe. En troisième lieu, deux textes de spécialité (droit, commerce, technique, sciences ou sciences humaines). Il reste encore un discours à résumer, puis à traduire un texte rédigé dans une autre langue des Nations-Unies.

Quelques mois plus tard, si vous avez réussi, arrive l'oral. Une sorte de traduction à vue devant un jury de trois personnes. André Sirois précise que ce fut bien stressant, mais que le jury fut des plus aimables. Et il a gagné! Premier parmi les plusieurs milliers de candidats qui se sont présentés dans les divers bureaux partout dans le monde!!



André Sirois entouré de quelques amis massai.

Si cela vous intéresse, vous pouvez vous préparer, psychologiquement, en demandant un examen modèle, ce qui vous familiarisera au moins avec le degré de difficulté des textes.

Et pourquoi les Québécois devraient se présenter à ces postes? Parce que ce sont des postes intéressants, souvent à l'étranger et bien rémunérés. Ainsi, André Sirois a déjà travaillé sous contrat à Vienne, à New York, à Genève et, plus récemment, au Tribunal de Kigali. Il invite les traducteurs d'ici, devant le taux de chômage actuel, à se présenter au concours. Il existe trois types de contrats pour les traduc-

teurs-rédacteurs aux Nations-Unies : le poste permanent, les contrats de courte durée dans diverses organisations, ou la pige (pour laquelle vous n'avez pas à passer l'examen en question).

En outre, à titre de Québécois, il était bien fier de constater l'immense intérêt que suscite Termium et toute la documentation tant québécoise que canadienne. Partout, il a retrouvé ces outils qui, à chaque fois, reçoivent bien des éloges de la part des professionnels de la traduction.

Vous laisserez-vous tenter? ■

Solange Lapierre

Le *board* est un conseil : erreur d'un traducteur du XIX^e siècle...

« **L** E MOMENT est venu de remplacer les commissions scolaires par des conseils scolaires », voilà en substance ce que dit l'Association des usagers de la langue française (ASULF) à la ministre de l'Éducation du Québec dans son bulletin de décembre 1997.

Impropriété ou anachronisme, la commission doit disparaître. Le dossier de l'ASULF explique avec précision l'histoire du terme à l'échelle du Canada. On notera que, déjà, plusieurs régions (Ontario, Nouveau-Brunswick, Colombie-Britannique, Saskatchewan, Acadie) adhèrent à cette idée que les organismes qui dirigent le système d'éducation ne sont pas des commissions.

Qu'est-ce qu'une commission? Un groupe de personnes à qui une autorité confie le mandat d'étudier une situation, un projet, en vue de décisions à prendre par l'autorité en question (commission d'enquête, d'examen...). Le conseil, lui, a un pouvoir de décision, ce qui est le cas de nos « commissions » scolaires actuelles. Le pire, c'est qu'il s'agit d'une mauvaise traduction du terme anglais *school board* datant de 1841, sous le Régime de l'Union, quand furent créés ces organismes. En 1997, l'OLF a également conclu que le terme de conseil serait plus approprié (dossier n° 47). Alors, à quand ces conseils, conseillers et conseillères? ■

S. L.

Une excellente professeure de terminologie !



Photo : Bernard Lambert, Université de Montréal

Mireille Mathieu, doyenne de la Faculté, en compagnie des trois lauréats : Gilles Fontaine, Département de physique, Monique C. Cormier, Département de linguistique et de traduction, Line Grenier, Département de communication.

PRIX D'EXCELLENCE en enseignement en 1997-1998 : la faculté des Arts et des Sciences de l'Université de Montréal a décerné le 29 avril trois prix à des professeurs, dont Monique C. Cormier, professeure titulaire au Département de linguistique et de traduction. Elle y enseigne depuis 1988, la terminologie surtout, et elle dirige de nombreux étudiants à la maîtrise et au doctorat, à titre de docteur en sciences de la traduction et de l'interprétation de l'Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle.

Monique C. Cormier est bien connue dans le milieu de la traduction, *Circuit* lui consacrait une Silhouette il y a quelques mois, et elle a déjà participé au comité de rédaction de la revue. Ce prix, c'est bien sûr un jalon marquant dans une carrière universitaire, mais c'est aussi tout un honneur pour le département qui voit pour la première fois le travail d'un de ses membres ainsi récompensé. ■

S. L.

ÉCHAPPÉES SUR LE FUTUR

■ 10-14 août 1998, Montréal (Canada) — COLING/ACL 98. 17^e congrès international de linguistique informatique et 36^e assemblée annuelle de l'Association for Computational Linguistics, Université de Montréal. Renseignements : <http://www.emich.edu/~linguist/issues/html/8-88.html#3>

■ 1-3 septembre 1998, Sheffield (Royaume-Uni) — 3rd ITI International Colloquium on Literary Translation. Information: Prof. N. G. Round, Dept. of Hispanic Studies, University of Sheffield, Sheffield S102UJ, R.-U.

■ 3-5 septembre 1998, Ottawa (Canada) — v^e Congrès du Centre régional nord-américain de la FIT. Thème : L'Amérique du Nord : notre marché. Renseignements : CTIC. Tél. : +1 613 241-4098 Tcop. : +1 613 241-2846.

■ 1998, October 2-3, Savonlinna (Finland) — Translation and Cognition. Information: Riitta Jääskeläinen. Tel: +358 15 5759740 Fax: +358 15 515096 e-mail: riitta.jaaskelainen@joensuu.fi

■ 8-10 octobre 1998, Pisek (République tchèque) — Pisek '98, Europe - A Community of Equal Languages. Renseignements : JTP, Senováň né nám. 23, 112 82 Praha 1, République tchèque ; tcop. : +420 2 241 42 312.

■ 9-10 octobre 1998, Paris (France) — La traduction du cliché. Organisé par le

Centre de recherche en traduction et communication transculturelle anglais-français/français-anglais (TRACT). Renseignements : Paul Bensimon, Institut du Monde Anglophone, Université de Paris III - Sorbonne Nouvelle, 5, rue de l'École de Médecine, 75006 Paris, France; tcop. : +33 1 43 54 25 13.

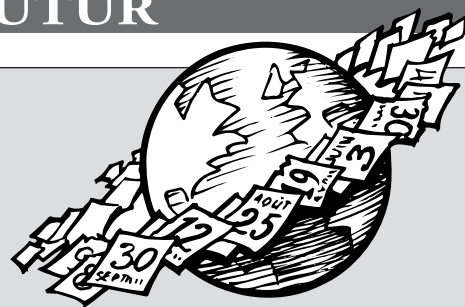
■ 1998, November 4-8, (USA) — ATA Congress. Information: ATA, 1800 Diagonal Road, Suite 220, Alexandria, VA 22314, USA. Tel: +1 703 683 6100, fax: +1 703 683 6122, e-mail: 73564,2032@compuserve.com

■ 1998, November 6-8, Graz (Austria) — Language is a Human Right, 4th International Forum and 1st European Congress on Court Interpreting and Legal Translation. Information: PO Box 21, 1184 Vienna, Austria Tel: +43 1 470 98 19 Fax: +43 1 440 37 56 e-mail: 101530.2037@compuserve.com

■ 1998, November 12-13, London (U.K) — Translating and the Computer 20. Information: tel +44 171 294 3740; fax +44 171 430 0514.

■ 16-21 novembre 1998, La Havane (Cuba) — 6^e Symposium ibéro-américain de terminologie. Renseignements : M. Barreiro Sánchez. Courriel : ulcuba@ceniai.cu

■ 1998, November 30-December 1, Saarbrücken (Germany) — Models of Trans-



lation—Foundations of Methodology, Evaluation and Computational Modeling. Institute for Applied Linguistics, Translation and Interpreting of the University of Saarland. Information: Prof. Erich Steiner, Im Stadtwald. Gebäude 4, 66123 Saarbrücken, Germany. Tel: +49 681 302 2501 Fax: +49 681 302 4440 e-mail: ijc@rz.uni-sb.de; website: <http://www.uni-sb.de/philfak/fb8/fr86>

■ 1998, December 2-5, Shanghai (China) — Building Bridges. 4th Language International Conference on Teaching Translation and Interpreting. Information: Eva Hung, Research Centre for Translation, Hong Kong. Fax: +852 2603 5110; e-mail: rct@cuhk.edu.hk

■ août 1999, Mons (Belgique) — Congrès de la FIT. Thème : Traduction-Transition. Renseignements : FIT, 9 Heinrich Maierstrasse, A-1180, Vienne (Autriche). Courriel : fit99@writeme.com

■ 1999, November 3-7 St Louis (USA) — 1999 ATA Conference. More information to follow.

Notes et contrenotes

« The stock exchange or the life! »

Imaginez un peu : Un homme entre dans une banque pour y commettre un vol à main armée. Il s'approche d'une caissière, nerveux, et lui tend une note en anglais pour faire connaître ses intentions. La caissière, qui ne parle pas un mot d'anglais, lui fait signe d'attendre un instant et part chercher quelqu'un pour l'aider. Estomaqué, pris de court, l'homme fuit sans demander son reste. Selon vous? Une publicité de l'OTIAQ? (« Ne faites pas comme lui. Pour bien vous faire comprendre, faites appel à des spécialistes! ») Eh bien non! C'est un fait qui serait véritablement arrivé dans l'Outaouais. L'histoire ne dit toutefois pas si la banque a depuis adopté une politique de promotion de l'unilinguisme comme mécanisme de sécurité.



Une affaire de famille

Tous les experts en commercialisation vous le diront : « Il est primordial de bien cerner son créneau. Il faut déterminer sa clientèle-cible, l'étudier à fond, puis lui offrir ce dont elle a besoin. » Eh bien, il existe au moins une entreprise qui a parfaitement compris ce principe et qui a très bien délimité son créneau. En effet, le texte français sur l'emballage du produit offert par cette entreprise nous apprend que celui-ci s'adresse à la « Famille Paquette ». En matière de précision du créneau, vous avouerez qu'on ne peut pas demander mieux! Étrangement toutefois, l'opération ciblage ne semble pas avoir été aussi bien réussie en anglais si l'on se fie, une fois de plus, à l'emballage : « Family pack ». Moins précis, non?

Saturation homonymique

Vous vous appelez Tremblay, Smith ou Dupont et vous vous désolerez chaque soir de votre banalité patronymique. Rassurez-vous, il y a plus commun que vous en ce bas monde! Ainsi, vous pourriez, comme des dizaines de millions de Chinois, vous appeler Li, qui est le patronyme le plus répandu en Chine et, vraisemblablement, dans le monde. L'homonymie patronymique constitue un véritable problème en Chine. Environ 55 % des Chinois portent

un des dix-neuf noms de famille les plus courants. Qui plus est, comme partout ailleurs, les prénoms arrivent par vagues. Il y a donc également une grande homonymie dans les prénoms d'une même génération. Or, ce manque de variété risque d'entraîner de multiples « erreurs sur la personne », dont certaines assez graves. Le besoin d'un plus vaste éventail de noms se fait donc sentir. Avis aux terminologues prêts à aller faire de la néologie patronymique en Chine!



« Oui Docteur, je parle à mon ordinateur, il me comprend... lui! »



Personne ne vous comprend? Vous êtes un Caliméro en puissance? (Vous vous souvenez le petit poussin souffre-douleur?) Alors étendez-vous et parlez-en à... votre ordinateur! Oui, il est possible de parler, en français s'il vous plaît, à votre ordinateur. (« Rien de nouveau!, me direz-vous, ce n'est pas d'hier qu'on cause avec ces êtres charmants », mais jusqu'à maintenant on appelait cela, poliment, de l'animisme!) Il ne répond malheureusement pas encore, mais à bien y penser, y tenez-vous vraiment? Pour bavarder avec Brutus donc, (Comment? Ne me dites pas que vous ne lui avez pas encore trouvé un nom! Si vous voulez qu'il vous écoute il ne faudrait pas trop tarder!), vous n'avez

qu'à le doter d'un logiciel de reconnaissance vocale en dictée continue. Ensuite, bien sûr, vous devez lui laisser le temps de s'habituer à vous, à votre accent (vous avez un accent vous?), à vos tics (s'il commence à se moquer de vous, il est sûrement possible de porter plainte au fabricant du logiciel). Une fois que vous êtes sur la même longueur d'ondes, vous pouvez lui faire la dictée. Votre ordinateur ne produira pas une dictée impeccable du premier coup, mais avec un peu de patience, quelques notions de pédagogie et une touche de psychologie informatique, vous devriez arriver à lui faire passer ses examens de fin d'année! ■

Maïté Gonzalez, trad. a.

Langues de spécialité et terminologie : un aperçu français

Un des derniers numéros de la revue **Le langage et l'homme** (XXXII, 4) est consacré aux langues de spécialité et à la terminologie. Fabienne Cusin-Berche examine les critères de définition des langues de spécialité et montre que l'opposition langue usuelle et langue technique n'a pas de fondement linguistique, et aborde plutôt la question sous l'angle de leurs particularités discursives (la transmission d'un savoir-faire par exemple s'oppose au texte scientifique qui vise plutôt à faire découvrir un savoir) pour distinguer les textes spécialisés et ordinaires. François Gaudin passe en revue les difficultés de lecture d'un texte spécialisé (de vulgarisation du point de vue du rédacteur) en incitant ce dernier à

« **négoçier** son vocabulaire pour retenir son lecteur ». Henri Van Hoof dresse un portrait comparatif des différences des langues anglaise et française de spécialité médicale et trace en bout de ligne un portrait des difficultés de traduction de l'anglais au français en langue de spécialité médicale. Les personnes intéressées par le domaine y trouveront également une bibliographie choisie des différents types d'ouvrages pertinents. Enfin, notons dans ce numéro la publication des résultats d'un sondage portant sur les outils informatiques des traducteurs et des terminologues mené auprès d'étudiants en traduction, de traducteurs-fonctionnaires et de traducteurs indépendants en Belgique.

La langue de spécialité médicale : réflexions d'un traducteur expérimenté

Dans **The Linguist** (37, 2), Derek Lewis jette un regard critique sur les logiciels commerciaux de traduction automatique. Par ailleurs, les personnes intéressées par le domaine médical y trouveront un article d'Iain Bamforth, médecin établi à Strasbourg qui nous livre ses réflexions sur la traduction des textes médicaux.

TA, interprétation consécutive, thème, « Arrow of God », le Puerto Rico et le Québec, approche hypertextuelle de la terminologie

Meta (42, 4) nous offre ce trimestre-ci un article consacré à l'étude des nouvelles tendances dans le domaine de la traduction automatique fondée sur les corpus (Celia Rico Pérez et Aurora Martín de Santa Olalla Sánchez), qui offre l'avantage de se rapprocher de la traduction humaine selon les auteures. Dans son article, Karla Déjean Le Féal s'intéresse au rôle que peut jouer l'interprétation consécutive dans l'apprentissage de l'interprétation simultanée. Valeria Darò montre qu'en raison de la diversité des systèmes mémoriels, il ne peut y avoir une seule et unique façon d'enseigner les techniques et les stratégies de l'interprétation. Abdullah Shakir et Mohammed Farghal étudient l'impact de l'omission d'éléments d'un texte sur le thème de celui-ci, dans le cadre de son in-

terprétation simultanée. Iheanacho A. Akakuru et Nwanne Mkpá s'intéressent à la traduction en français du roman *Arrow of God*, de l'écrivain nigérian Chinua Achebe : « une flèche de Dieu qui n'est pas tout à fait La Flèche de Dieu d'Achebe ». Dans la section Études terminologiques et linguistiques, Christine Durieux trace le portrait de la recherche terminologique qu'elle compare à une navigation dans un réseau hypertextuel.

Commerce électronique, terminologie et Internet, le nouveau *Lexique analogique*

Dans son plus récent numéro, **L'Actualité terminologique** (30, 4) nous propose un article de Yolande Bernard et Carmen Valero, qui nous offrent une liste de termes issus du cybercommerce. Helen Hutcheson décrit la façon dont Internet peut être utilisé pour effectuer des travaux de recherche terminologique tandis que Carolina Rott donne un aperçu des sites Internet qui sont consacrés aux acronymes. De son côté, Jacques Dubé nous présente son dernier bébé, le *Lexique analogique*, et nous explique ce qui distingue cette nouvelle version de la précédente. Enfin, Estelle Beauregard nous présente un extrait du *Lexique de l'équité en emploi*.



Ma ville, ses langues et ses sens

Terminogramme (83) nous présente un dossier sur les défis linguistiques en environnement urbain. Dans le contexte où l'identité linguistique n'existe plus que d'une façon symbolique et où l'anglais joue un rôle prépondérant dans les échanges internationaux, Bernard Poche examine l'avenir possible du plurilinguisme des sociétés urbaines à travers le concept des sens véhiculés par le langage par opposition à l'aspect purement technique de la linguistique (interférences lexicales et syntaxiques, création d'une langue hybride, etc.). Pierre Bouchard applique quelques principes de démolinguistique à la situation particulière de Montréal et relève les enjeux auxquels devra faire face la ville pour satisfaire à l'objectif fondamental de la politique linguistique québécoise : généraliser l'usage du français. Marc V. Levine traite de cette question plus en profondeur et envisage trois façons de favoriser la pérennité du français à Montréal : la politique d'immigration devra être à même d'évaluer les seuils d'admission, la politique de développement urbain et régional doit prévoir l'allocation de ressources supplémentaires aux écoles et aux autres institutions clés de la société d'accueil et enfin la politique économique doit « revaloriser le noyau urbain de Montréal ».

Gisèle Painchaud étudie la question de l'apprentissage du français en milieu urbain par les jeunes allophones. Marcel Fourcaudot et Christian Bonnelly envisagent la question de la normalisation terminologique en toponymie dans un environnement urbain ou urbanisé. ■

Éric Poirier



Pourquoi étudier dans l'Outaouais ?

L'Outaouais est l'un des plus importants bassins de traduction au Canada. La région est aussi l'une des seules où le bilinguisme et le biculturalisme se vivent vraiment. Mais est-ce pour ces raisons qu'on vient y étudier ? Que vient-on y chercher ? Veut-on y rester ? Voici ce qu'ont répondu Chantal, Lysabel, Geneviève, Valérie, Nathalie, Nicholas et Caroline.

par Sara Tasset, étudiante

CHANTAL PINET, étudiante de troisième année du programme coopératif à l'Université d'Ottawa, avait entendu parler de la réputation de l'École de traduction et d'interprétation (ÉTI) jusqu'à Paquetville, au Nouveau-Brunswick. Ainsi, après avoir obtenu un baccalauréat spécialisé en français à l'Université de Moncton, elle a eu envie de vivre dans la capitale nationale et, surtout, de participer au programme coopératif en traduction. Elle trouve le programme bien structuré et les professeurs excellents. Elle déplore cependant que certains d'entre eux n'aient pas fait de traduction pratique depuis longtemps : « J'aimerais recevoir un enseignement le plus axé possible sur les réalités du marché. Par exemple, je crois que des ateliers donnés par des professionnels seraient complémentaires aux cours. » D'ailleurs, elle a eu un avant-goût de ce genre de combinaison dans son cours d'initiation à la recherche documentaire : la moitié du cours était donnée par la documentaliste d'un cabinet de traduction de la région. « Je voudrais rester dans la région après la fin de mes études et, si possible, trouver du travail dans le domaine de la publicité ou du tourisme », conclut-elle.

Originnaire de la région et comptant y rester, Lysabel Villeneuve en est à sa dernière année du Certificat en traduction pratique à l'Université du Québec à Hull. Après un baccalauréat en linguistique à l'Université d'Ottawa, elle s'est tournée vers le certificat en traduction, qui consiste en dix cours du soir, ce qui est très pratique pour les personnes qui travaillent à temps plein. « Je fais présentement de la traduction à mon compte dans le domaine de la construction et j'aimerais continuer dans la même veine, dit-elle. Je crois que le fait de se spécialiser dans un domaine technique augmente les chances de trouver

du travail. » Elle souhaite aussi voir naître dans la région un réseau d'entraide entre traducteurs sur le modèle de celui de l'Association des traducteurs et interprètes du nord de l'Ontario.



Arrivée en Outaouais il y a deux ans et demi, pour des raisons familiales, Geneviève Legault vient des Cantons de l'Est. Elle détient un baccalauréat en linguistique de l'Université de Sherbrooke. En septembre dernier, elle a entrepris un programme de baccalauréat accéléré, un projet qu'elle caressait depuis une dizaine d'années. « Je suis arrivée dans l'Outaouais par hasard, mais je n'ai pas choisi mon lieu d'études par hasard, affirme-t-elle; toute ma vie professionnelle tourne autour du bilinguisme. » En effet, entre ses deux baccalauréats, elle a enseigné le français langue seconde un peu partout au Canada. Pour elle, l'Outaouais est la région de choix pour la traduction. Elle est attirée par les domaines de l'environnement, des sciences de la vie, de la publicité et des arts. Elle aimerait que les étudiants aient la chance de faire plus d'un stage et trouve que ce genre d'expérience « ouvre à la réalité des traducteurs ». De son point de vue, il faudrait apprendre la traduction après avoir étudié un domaine de spécialité.

« Je savais que l'Université d'Ottawa offrait l'un des meilleurs programmes au pays; c'était mon premier choix », affirme Valérie Petit, étudiante de quatrième année à l'Université d'Ottawa (originnaire de la région de Montréal). « Je trouve que l'Outaouais est une région idéale pour les traducteurs », ajoute-t-elle. À son avis, l'expérience pratique que les étudiants du programme régulier acquièrent pendant le stage obligatoire de cinq semaines constitue un atout important. Comme Chantal,

elle aimerait que le programme soit plus axé sur le marché du travail. Entre ses cours, Valérie travaille comme terminologue dans un cabinet privé. La région lui plaît beaucoup et elle aimerait y rester, mais elle se dit aussi ouverte à aller ailleurs si on lui offre un bon emploi. « La terminologie m'intéresse beaucoup, j'aimerais aussi faire de la traduction dans le domaine de l'informatique », conclut-elle.

Nathalie Rousseau est une étudiante de quatrième année en traduction qui ajoute à sa formation les lettres françaises. Elle vient de Longlac, dans le nord de l'Ontario, et c'est sur les conseils d'une traductrice de là-bas qu'elle a choisi l'université d'Ottawa. Elle dit avoir adopté Ottawa, ville qu'elle trouve « ni trop petite, ni trop grande » et, surtout, promiseuse d'emplois aussi bien dans le secteur public que dans le secteur privé. « Je suis très portée sur la terminologie et la rédaction », indique-t-elle avant d'expliquer que la majorité de ses expériences de travail lui ont surtout permis de se familiariser avec la première des deux disciplines. À ce sujet, elle ajoute que la formation en traduction ouvre des portes dans toutes sortes de métiers langagiers autres que la traduction, et que cela lui donne confiance quant aux perspectives d'emploi. Elle s'intéresse particulièrement à l'économie et à l'environnement.

Titulaire d'une maîtrise en français et en russe, Nicholas Irvine, qui vient d'Écosse, se prépare actuellement à faire sa maîtrise en traduction à l'Université d'Ottawa. Il a choisi d'étudier ici, entre autres, pour la qualité du programme et le vaste choix de cours offerts. Il se dit satisfait de ses cours, mais déçu des contraintes administratives et du peu de contacts entre les francophones et les anglophones de l'ÉTI. « S'il m'est possible de le faire, j'aimerais travailler ici quelques années, dit-il, mais je sais qu'il y a davantage de travail de traduction vers l'anglais en Europe. » Ce qu'il veut faire :

Sara Tasset est étudiante en traduction au programme coop de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.

de l'interprétation de conférence et de la traduction à la pige.

Caroline Létourneau, de la région des Bois-Francis, a obtenu son diplôme en 1995. Ce qui l'a le plus attirée en Outaouais, c'est la réputation de l'ÉTI et, par dessus tout, la possibilité de participer au programme coopératif. À ce chapitre, elle souligne que, pendant sa recherche d'emploi, quelques employeurs lui ont dit que

l'expérience coop n'était pas « de la vraie expérience ». « Je crois qu'il serait très important de mieux faire connaître aux employeurs la qualité du programme coop en traduction », soutient-elle. Quoi qu'il en soit, certains en reconnaissaient la valeur, car c'est quand même sa participation à ce programme qui lui aura permis de décrocher les emplois qu'elle a eus. Elle travaille maintenant dans le domaine de la fiscalité.

Ces sept mini-portraits nous donnent une certaine idée de la relève traductionnelle de l'Outaouais. Si chacune de ces personnes vient d'une région différente, suit un parcours particulier et a des objectifs de carrière bien à elle, toutes ont en commun la recherche de l'excellence, le dynamisme et l'enthousiasme : de belles promesses pour une région où il fait bon vivre, travailler, et... étudier! ■

Court-circuit

Le phénomène « Titanic » ou la plongée aux tréfonds de la psyché

LE FILM de James Cameron est l'apothéose d'une longue série d'adaptations cinématographiques, entre autres le court métrage de 1912 *Nuit et glaces*, première version portée à l'écran, et un film de propagande nazie de 1942 à caractère anti-britannique.

Les spectateurs du village planétaire se sont rués dans un élan de délicieuses souffrances communes à la messe des morts orchestrée en effets spéciaux par J. Cameron; on rapporte qu'en Italie les publics scandaient dans les salles de projection : « Grazie, Mamma de DiCaprio ».

Le délire collectif pour ce spectacle hollywoodien, tragédie vécue en virtualité stéréophonique, ne représente-t-il pas le comble du cynisme exprimé par nos sociétés d'opulence où il est presque délicieux de se terroriser douillettement anesthésiés par une histoire alliant séduction et horreur, l'éternel ballet d'Éros et de Thanatos : une sorte de sédatif pour l'âme, comme l'écrit le romancier norvégien Erik Hansen qui a succombé à la « Titanicomanie ». En 1990, il a publié un roman qui narre l'histoire fictive des sept musiciens de l'orchestre du Titanic. L'inconscient collectif n'entretient-il pas l'image du navire sombrant, illuminé de tous ses feux, accompagné d'un air de jazz enjoué?

E. Hansen voulait écrire un roman dont le thème serait la musique et les musiciens; c'est par hasard que le Titanic lui a fourni le cadre de son roman. La source de son inspiration lui est venue de la vision de l'orchestre jouant alors que le navire s'engloutissait. En cinq ans, il a rassemblé deux mètres de documents, livres, maquettes, plans techniques, cartes de menu du restaurant du Titanic, récits de témoi-

gnages des rescapés, etc. Il est également devenu membre de la société américaine « Titanic Historical Society » et il s'est entretenu avec des chercheurs sérieux et des « Titanicologues » des plus fantasistes, un de ces curieux personnages lui ayant même soutenu que la version officielle de l'iceberg était un mensonge; la catastrophe aurait pour origine le pouvoir démoniaque d'une momie entreposée dans la cale. Peu à peu, le romancier a pris conscience du pouvoir mythique de ce thème, se cristallisant, pour lui, sur l'échec humain ultime et la fin solitaire de l'Homme.

Hans Magnus Enzensberger, le poète rebelle, nous livre une version transfigurée de la catastrophe, une œuvre d'un genre tout particulier : une comédie intitulée *Le naufrage du Titanic*, dans laquelle il projette sa vision de la société. Il s'agit d'un poème allégorique écrit en une prose dans lequel Enzensberger renverse allègrement la langue, mêlant avec frivolité et ironie les niveaux de style et brisant la structure des tournures de langue.

Pour lui, le phénomène « Titanic » est un exutoire collectif, l'expression de notre voyeurisme par lequel nous laissons libre cours à notre fascination morbide où se mêlent effroi et compassion pour les victimes.

Il y projette également une conception écologique de la société : l'iceberg, un élément incontrôlé de la nature envoie par le fond le produit fabriqué par l'Homme, d'une perfection technique qui se devait être indestructible : la revanche de la nature sur la technique. Son œuvre, écrite en trente-trois chants, une « Odyssée » moderne évolue sur plusieurs plans. La catastrophe est minutieusement rapportée dans tous ses détails techniques; le récit

met en scène avec une foison de détails la vie des passagers et de l'équipage ainsi que le cadre dans lequel ils évoluent, par ex. les tableaux ornant le luxueux salon sont décrits dans le détail. Dans certains passages, un style journalistique des plus laconiques fait contraste avec le lyrisme de l'œuvre; le déroulement de la tragédie est rapporté sous ses aspects les plus techniques : messages radio, description des bruits de la coque qui éclate, dernières manœuvres du navire etc. Il interprète le microcosme que représente le monde clos évoluant sur le navire comme la projection de la société, tout comme Cuba, qui est également un des thèmes du livre, symbolise la révolution-type. L'action se déroule également à Berlin, condensé d'une autre forme d'anéantissement, symbole d'une sensation de finitude, de glaces. Les similitudes sont frappantes : l'île de Cuba, le navire, Berlin la ville insulaire, sans racines au passé englouti : trois univers clos, à la dérive. Le tout est écrit sur un ton léger, détaché, l'ironie comme arme ultime pour répondre à la monstruosité des tragédies. La rédaction du roman a été pour H. Enzensberger une errance dans le temps et l'espace. Il a en effet commencé son roman en 1969 à Cuba; expédié par la poste à destination de Paris son manuscrit se perd corps et biens — un naufrage n'arrive jamais seul! —; repris avec acharnement, souvent abandonné, il est finalement achevé à Berlin en 1977 et publié en 1978. Enzensberger en fait le symbole de la résistance face au destin : « Même l'Homme — nous dit-il — lorsqu'il a de l'eau jusqu'au cou peut encore utiliser sa tête : pour penser, pas pour crier. » ■

Didier Lafond

Ce qu'il faut savoir sur les mémoires de traduction

Encore peu répandus, les gestionnaires de mémoire de traduction feront demain partie de la pratique des traducteurs. Reste à savoir s'en servir à bon escient.

L'HISTOIRE remonte au début des années 80 avec le système TSS d'ALPS (plus tard AlpNet), véritable pionnier de ce genre d'outil, qui a longtemps fait cavalier seul avant d'être imité, depuis le début des années 90, par des logiciels comme Translation Manager (TM/2), Translator's Workbench (TWB), Optimizer, Déjà Vu et Transit (des sociétés IBM, Trados, Eurolang, Atril et Star respectivement). Après une longue éclipse commerciale, AlpNet a récemment mis en marché un module de TSS sous le nom de JOUST.

Tous ces logiciels, entre autres fonctionnalités, gèrent les phrases répétitives en s'appuyant sur une ressource appelée *mémoire de traduction* (MT). Il s'agit d'un type spécial de *bitexte* (groupement de textes originaux et de leur traduction dont les phrases correspondantes sont reliées en parallèle) exploité par un mécanisme de *rappel automatique*.

Un *gestionnaire de mémoire de traduction* (GMT) a pour fonction essentielle de rechercher automatiquement, dans une MT, les phrases identiques ou semblables à celles du document à traduire. (En général, il dispose aussi d'un outil de gestion terminologique, que nous ne décrivons pas dans le cadre de cet article.)

Cet article vise non pas à comparer les différents logiciels commerciaux, mais plutôt à faire comprendre l'intérêt et les limites de ce genre d'outil.

Qu'est-ce qu'un texte répétitif ?

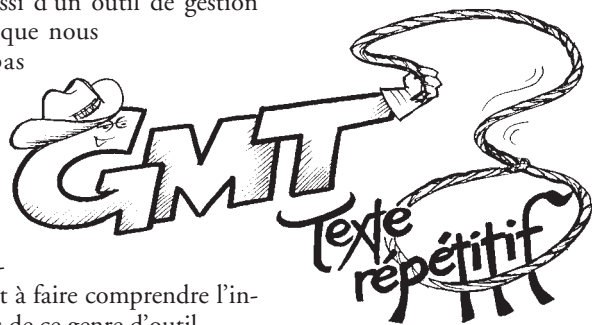
La question n'est pas aussi triviale qu'elle en a l'air. Précisons d'abord que pour un GMT, la répétitivité doit résider à l'échelle de la phrase, et non au niveau de la terminologie et d'expressions phraséologiques figées qui ne représentent que des portions de phrase.

Il ne faudrait pas croire que, dès qu'il y a répétitivité à l'échelle de la phrase, l'usage d'un GMT s'impose. Ces logiciels, outre leur coût, imposent une certaine complexité d'utilisation qui ne se justifie pas dans toutes les situations de répétitivité. Ainsi, certains types de répétitivité sont gérables manuellement :

- Par exemple, s'il y a des parallélismes évidents (documents très structurés comme des contrats d'assurance, mise à jour peu complexe, etc.), on peut repérer les variantes au moyen d'un comparateur de versions, puis ne traduire que les variantes.

- Si les phrases répétitives sont regroupées de façon facilement repérable (une page d'introduction, des conditions commerciales standard, etc.), on a affaire en fait à une répétitivité par blocs de texte, et l'intérêt d'une gestion phrase à phrase est moins évident.

- Si la répétitivité porte sur un nombre limité de phrases différentes qui reviennent très souvent, on peut se constituer un dictionnaire de phrases et l'appliquer par prétraduction, ou même manuellement.



Par contre, si les phrases répétitives sont variées (beaucoup de phrases, peu d'occurrences par phrase) et dispersées, le traducteur ne sera guère capable de les gérer sans un effort assez considérable; un GMT est alors l'outil approprié.

Comment on crée une MT

Une MT se crée de deux façons :

- Soit à mesure qu'on traduit un document au moyen du GMT; chaque phrase,

dès qu'elle est traduite et validée par le traducteur, est intégrée à la MT et est désormais disponible pour le reste du document.

- Soit par construction, au moyen des deux versions d'un document déjà traduit. Il s'agit alors d'apparier les phrases entre les versions. On peut soit procéder manuellement en traitement de texte et importer le résultat dans la MT, soit recourir à un logiciel interactif spécial appelé « aligneur ».

Signalons que cet alignement n'est pas nécessairement chose aisée :

- Les frontières des phrases peuvent être ambiguës (par exemple le point peut être abrégatif).

- Les phrases ne sont pas nécessairement traduites une pour une (une phrase peut être traduite par deux phrases, et inversement).

Comment on utilise une MT

Une MT s'utilise de deux façons :

- En mode interactif. Le document à traduire est affiché à l'écran et l'utilisateur sélectionne les phrases une à une pour les traduire. Chaque fois qu'une nouvelle phrase est sélectionnée, le logiciel cherche dans la MT s'il existe une ou plusieurs phrases identiques ou semblables et les propose au traducteur dans une fenêtre séparée. Le traducteur décide alors de retenir la phrase (ou une des phrases), l'insère dans sa traduction et la modifie au besoin.

- En mode automatique. Le document à traduire est traité automatiquement par le logiciel, qui insère dans le document à traduire les phrases de la MT reconnues comme identiques à celles du document à traduire. Cette opération peut être commode si le nombre de phrases identiques est élevé, car elle évite d'avoir à les manipuler une à une (désigner la phrase, rappeler la traduction, valider la phrase).

Traitements analytiques

La plupart des GMT offrent des traitements automatiques basés sur l'analyse du texte à traduire.

• Extraire du document à traduire les phrases répétitives, qu'on peut alors traduire séparément et importer dans la MT (la chose est surtout utile si plusieurs traducteurs doivent utiliser la MT en parallèle).

• Extraire du document à traduire les phrases qui n'ont pas de correspondance dans la MT désignée. Ces phrases peuvent être envoyées à un système de traduction ou de prétraduction auto-

matique, puis réinjectées dans le texte via la MT.

• Calculer le degré de répétitivité des phrases d'un texte ou d'un groupe de textes; ou encore, calculer le nombre de phrases semblables entre un texte ou un groupe de textes et la MT désignée.

Tolérance aux variantes

Le GMT doit pouvoir rappeler les phrases de la MT malgré des variantes mi-

neures par rapport au texte en cours de traduction. Idéalement, dans le cas de variantes de nombres, le logiciel pourra même réinsérer automatiquement les nouveaux nombres aux bons endroits.

Certains logiciels permettent aussi de régler le seuil de similitude des phrases en fonction de ses préférences ou de la situation. ■

Claude Bédard, trad. a.

Des mots

Super Méga !

Maintenant que les budgets linguistiques ont fondu, les entreprises se tournent vers la production automatique de textes par assemblage de blocs linguistiques préfabriqués. Si vous en avez ras le coco de vous farcir quotidiennement la cervelle avec ces lieux communs, remettez-en ! Dans cet esprit, je vous invite à goûter à ma dernière invention cuculinaire : le combo gibelotte au baratin et soufflé aux chevilles de bois...

À publier juste-à-temps COMMUNIQUÉ

SuperMéga Plus Itée (SMP). — La mission de notre société est d'ajouter de la valeur à notre réputation de chef de file incontesté en matière de visibilité totale.

Pour refléter notre vision d'excellence, nous avons mis en place une table de concertation qui servira de pierre angulaire à l'heure de la mondialisation. La synergie de cette équipe de qualité devrait avoir un effet de levier au niveau de l'optimisation de notre image de marque. Elle soutiendra aussi l'implantation d'une gestion du risque ultraperformante à la base de notre succès.

SMP crée de la valeur et l'exporte aux quatre coins du globe. Notre société axée sur les résultats poursuit l'objectif d'œuvrer à la croisée des chemins dans un domaine de besoins toujours changeants et d'apporter des solutions

adaptées de tout premier ordre aux problèmes auxquels les entreprises sont confrontées. Déjà, notre plateforme, véritable plaque tournante à l'intérieur du village global, est devenue le fer de lance de la cote Sigma. Au tournant du siècle et au-delà, nos innovations inégalées à la fine pointe de la technologie nous permettront de soutenir la croissance de nos clients et de relever, avec nos partenaires stratégiques, les défis du nouveau millénaire.

Leader mondial à l'avant-garde du paradigme, SMP négocie en souplesse le prochain virage de la rationalisation qui se veut, d'abord et avant tout, une percée de taille dans l'industrie du concept ultime. En bout de piste, l'exemple de SMP définit sans contredit un nouveau standard dans l'industrie du prêt-à-penser.

-30-

Source : Inépuisable

Composez vos propres phrases en vous procurant dès aujourd'hui nos produits-vedettes en promotion cette semaine :

Une réputation qui n'est plus à faire... Agent de changement... Redéploiement des ressources... Post mortem d'un projet... En amont... Leadership... Processus décisionnel novateur... Faire une présentation... Intégration... Cible... À plein régime... De calibre international... Zéro défaut... Une longueur d'avance... En termes de... Alors que... Y compris... Visant à... Revoir... Discuter... Développer... Retrouver... Prioriser... Démontrer... S'assurer de... Optimiser... Supporter... Tolérance zéro...

Commandes : S. de Pareto (1 800 150-9000)

Texte déjà paru dans le bulletin SQRIP et reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur et de la Société québécoise de la rédaction professionnelle.

Texte de Guy Robert

Lu Xun: Translation and Modernism in China

At the turn of the twentieth century, as the prestige of the last Qing emperor was eroding and the foreign presence maintained its colonial hold on China, the emerging generation of writers was inspired to translate according to nationalist cultural politics.

by Lawrence Venuti

LU XUN (1881-1936), the great modernist innovator in Chinese fiction, enthusiastically read the Western works rendered by his predecessors and then began developing his own translation projects.

Lu Xun chose to translate science fiction by Jules Verne because it was missing from the Western genres currently in Chinese and because he believed that popularizing science could prove useful “to move the Chinese masses forward.” He thought of the Chinese “national character” in the evolutionary and Orientalist terms that circulated in scientific and missionary texts which led him to raise questions at once physiological and humanist, like “what were the roots of [China’s] sickness?” and “what was the best ideal of human nature?” And although he was proficient in several foreign languages, his popularization view of translation led him to adopt the domesticating strategies that prevailed in the last years of the Qing dynasty. He translated into the classical language (*wenyan*) and edited the foreign text for accessibility. In his 1903 version of Verne’s *From the Earth to the Moon*, Lu Xun reduced the number of chapters, gave them summary titles, and, as he explained, revised passages that were “dull or not suited to the [experience] of my fellow countrymen.”

Yet the late Qing approach soon revealed its limitations. Since neither Lu Xun nor his brother and collaborator, Zhou Zuoren (1885-1967), shared their

predecessors’ investment in the imperial dynasty, their translating quickly assumed the revolutionary aim of displacing traditional Chinese culture. They wanted to build a vernacular literature that was modern, not simply Westernized, earning the acceptance and esteem of modern Western writers. And to initiate this new literary tradition they came to reject the example of translators like Lin Shu who, Zhou complained, “did not want to learn from foreigners, so they busied themselves in making foreign works resemble the Chinese.” In 1909 Lu Xun and Zhou Zuoren published a pioneering anthology of translations that sought to register, rather than remove, the linguistic and cultural differences of foreign fiction.

This they did by deviating from late Qing practices in selecting Western texts and in developing discursive strategies to translate them. Instead of sentimental romances and adventure novels, instead of fiction governed by the popular aesthetic of immediate intelligibility and sympathetic identification, they chose the more distancing narrative experiments of romanticism, fiction governed by the elite aesthetic of oblique signification and critical detachment. Since they saw literary translation as a means of altering China’s subordinate position in geopolitical relations, they gravitated toward foreign countries that occupied a similar position, but whose literatures threw off their minority status to achieve international recognition. Their anthology contained mostly Russian and Eastern European short stories, including several by Leonid Andreyev and Henryk Sienkiewicz.



Lu Xun in Shanghai in 1935

Retaining the foreignness of the text

And instead of the fluency that characterized the domesticating strategies of previous translators, Lu Xun and Zhou Zuoren cultivated greater stylistic resistance by closely adhering to the foreign texts, which were often German or Japanese intermediate versions. Hence, they created a translation discourse so heterogeneous that, despite such aids as annotations, the anthology retained its foreignness for readers. Their translations were written in *wenyan* combined with Europeanized lexical and syntactical features, transliterations of Western names, and Japanese loan words. In opposition to the comforting Confucian familiarity offered by many late Qing translations, their strategies were designed to convey the unsettling strangeness of modern ideas and forms.

Lu Xun and Zhou Zuoren produced this effect by deriving their translation discourse from another Western literary tradition which, however, they revised according to their rather different concept of national identity. They fol-

Lawrence Venuti holds a Ph.D. in Arts from Columbia University and teaches English Literature at Temple University.



Lu Xun, George Bernard Shaw and Cai Yuanpei (chancellor of Beijing University during the May Fourth Movement), after lunch at the home of Sun Yatsen's widow in Shanghai, February 17, 1933. "As we stood side by side," Lu Xun wrote six days later, "I was conscious of my shortness. And I thought, thirty years ago, I should have done exercises to increase my height."

lowed the foreignizing strategies favoured by German theorists like Goethe and Schleiermacher, whose writings they encountered while studying in Japan. "The more closely the translation follows the turns taken by the original," argued Schleiermacher, "the more foreign it will seem to the reader."

Schleiermacher also wanted foreignizing translation to serve a nationalist agenda, to issue a Prussian challenge to French cultural and political hegemony during the Napoleonic wars by contribut-

ing to the creation of a German literature. Yet his nationalism was grounded in a belief of racial superiority which ultimately devolved into a vision of global domination. He asserted that Germany, "because of its respect for what is foreign and its mediating nature," was "destined" to preserve the canon of world literature in German, so that "with the help of our language, whatever beauty the most different times have brought forth can be enjoyed by all people."

This is just the sort of naive cultural chauvinism that Lu Xun questioned in contemporaries who supported the imperial dynasty. His shift to foreignizing translation was intended to build a modern literature that interrogated traditional Chinese culture by exposing its contradictions. In a 1907 essay about the revolutionary potential of romantic literature, he skewered the self-congratulatory songs in which Chinese soldiers "rebuke[d] the servility of India and Poland," reading them as an imaginary compensation for the oppression endured by their own country. In resorting to translation to precipitate stylistic innovations, Lu Xun aimed to revise the self-image of conservative Chinese readers by forcing them, somewhat unpleasurably, to examine their complacencies and to confront their dependence on foreign cultural resources—which is to say their dependence on translanguing practices.

The far-reaching consequences of the 1909 anthology indicate that Lu Xun and Zhou Zuoren's foreignizing strategies made a difference in Chinese literature. Initially, the heterogenous *wenyan* of their translations proved to be too alienating to

the elite readers who comprised their primary audience, so that although the anthology was issued in a printing of 1,500 copies, it evidently sold little more than 40. A second edition was published in 1920, however, and by that point their translation practices had shifted from the margin to the center of Chinese culture, influencing younger writers to pursue the same innovations in the vernacular (*baihua*). These writers associated Euro-Japanized *baihua* with emancipation and used it to translate a suitable range of Western texts, including *The Communist Manifesto* (1920), *The Sorrows of Young Werther* (1922), and *Faust* (1928). Lu Xun himself explored nationalist themes in vernacular narratives whose formal inventiveness was inspired by foreign writers like Gogol. And because the translation of romantic literature imported a number of psychological terms, the first Chinese novel of socialist realism, Ye Shengtao's *Ni Huanzhi* (1928-29), presented a revolutionary schoolteacher who strikingly resembled Werther.

The 1909 anthology began as a translation addressed to an elite readership so as to mobilize it against rearguard trends. Lu Xun and Zhou Zuoren risked not only deepening the divisions among the various constituencies in Chinese culture, but imposing on them the values of a minority. Yet their influence, however decisive, was neither sufficient nor total in promoting change. Their anthology was in fact joined by such other translation projects as the Union Version of the Bible (1919) in fostering the development of a literary discourse in *baihua*, which subsequently evolved into the national language of China. ■

Veillez m'abonner à **Circuit**, magazine d'information sur la langue et la communication (un an, 4 numéros : 35 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada : 40 \$). Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit* OTIAQ »

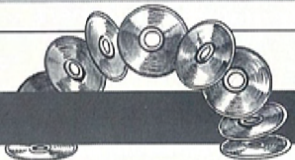
nom _____

adresse _____

code postal _____

signature _____ date _____

Circuit
 Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec
 2021, rue Union, bureau 1108, Montréal (Québec) H3A 2S9 Canada

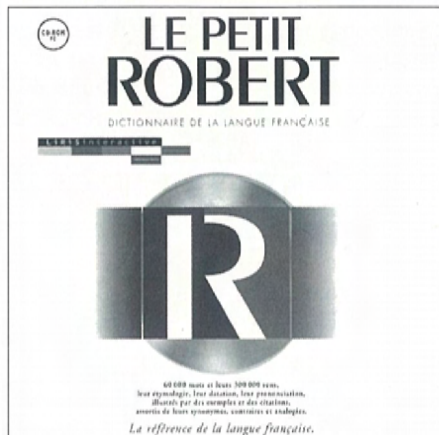


NOUVEAUTÉS CD-ROM

Le petit Robert

Un outil génial, efficace et agréable. Un *must* comme disent nos cousins de l'autre côté de l'étrang. C'est en fait l'histoire du petit frère qui a mieux réussi que son aîné. *Le petit Robert* nous réconcilie avec la technologie et donne envie de se balader dans le monde virtuel. C'est certainement une des transitions à l'ère électronique les mieux réussies.

Les outils de recherche sont souples et intelligents. On retrouve cinq types de recherche : alphabétique avec jokers (il s'agit du symbole qui remplace tout caractère), en texte intégral, phonétique, étymologie et citations. On peut également utiliser des opérateurs booléens pour affiner les recherches (l'option NEAR est certes très pratique). Une fonction fort utile et qui fait toute la différence entre la version papier et la version électronique. À l'aide de la touche F5, il est possible de chercher dans



le corps du texte. *Le petit Robert* donne aussi la prononciation de 9 000 mots.

L'interface est moderne, conviviale et facile d'utilisation. Elle permet six modes de visualisation (le plan de l'article, l'étymologie, les renvois analogiques, les homonymes, les exemples et les citations)

ainsi que certains raccourcis clavier toujours bienvenus.

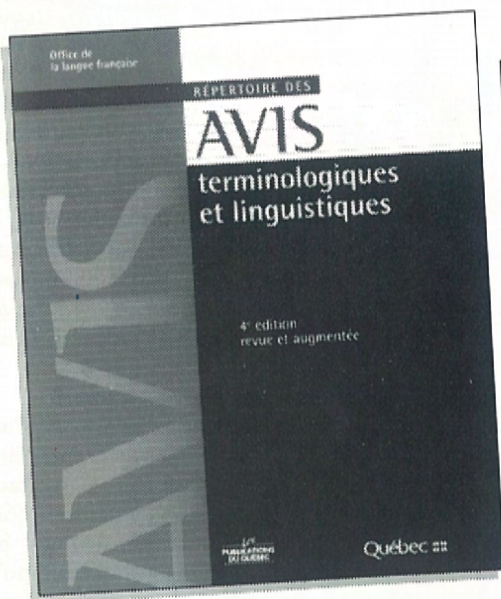
Le dictionnaire comprend les fonctions bureautiques essentielles, soit la fonction copier-coller, l'impression et l'exportation; également la possibilité d'être appelé de Microsoft Word, et on peut même faire des annotations.

Configuration : Compatible PC ou Macintosh, avec lecteur de CD-ROM; processeur 386; windows 3.1, NT ou 95 ou MacOS; 4 Mo de RAM; 3 Mo disponibles sur le disque dur (installation optionnelle); carte son (optionnelle); possibilité d'utilisation en réseau PC sous réserve de l'acquisition d'une licence; ne peut s'installer entièrement sur le disque dur.

Note : Il est possible de télécharger une mise à jour gratuite de la version 1.2 au site suivant <http://www.lirisinteractive.com/version/unflash.htm>

Informatique : Bureau van Dijk

Éditions : Dictionnaires Le Robert (Paris) 1996



4^e édition
revue et augmentée

Répertoire des avis terminologiques et linguistiques
4^e édition
revue et augmentée
Office de la langue française
1998, 360 pages
2-551-17825-8

34,95 \$

Répertoire des avis terminologiques et linguistiques

Cet ouvrage est publié par l'Office de la langue française dans le but de poursuivre son objectif de contribuer au développement d'une langue française vivante qui doit évoluer au même rythme que les réalités sociales, économiques, scientifiques et techniques.

Cette quatrième édition du «Répertoire des avis terminologiques et linguistiques» regroupe les 1660 avis de normalisation et de recommandation publiés à la «Gazette officielle du Québec» depuis 1979 jusqu'à aujourd'hui. Cette publication présente également les quatre énoncés de politique linguistique adoptés par l'Office.

Un ouvrage de référence indispensable à tous ceux qui veulent connaître les positions linguistiques officielles de l'Office de la langue française.

Vente et information :

Internet: <http://doc.gouv.qc.ca>

Chez votre libraire habituel

Télécopieur: (418) 643-6177

Commande postale:

1 800 561-3479

Les Publications du Québec
C.P. 1005
Québec (Québec)
G1K 7B5

Téléphone: (418) 643-5150

1 800 463-2100

Québec

Important : Paiement par chèque ou mandat-poste à l'ordre de «Les Publications du Québec».



A8-002-4/04

Le grand Robert (auss appelé le Robert électronique)

J'ai acheté *Le grand Robert* quand j'ai vu qu'il était distribué par la même société que *Le petit Robert*. Vu mon expérience enrichissante avec ce dernier, cela m'a paru de bon augure. Cependant, en lançant le logiciel, je me suis retrouvée avec une interface quelque peu rétrograde et une impression qu'on avait simplement remis le premier joujou électronique d'il y a près de dix ans dans un nouvel emballage sans en moderniser le contenu ni même le format. Il est certes accompagné d'un beau petit manuel (dont je vous conseille fortement la lecture) expliquant en détail tous les mérites de l'outil. Alain Rey s'est même donné la peine d'y signer une préface datée de 1997 qui, somme toute, m'a laissée quelque peu perplexe. Je cherche toujours à savoir exactement sur quelle édition (année) est basé le CD-ROM en question. On m'y dit : élaboré à partir de *Le grand Robert de la langue française* en neuf volumes de Paul Robert dans sa nouvelle édition dirigée par Alain Rey. Quelle nouvelle édition? Je me suis fait dire au kiosque des Éditions Robert au Salon du livre de Montréal qu'en fait, c'était l'ancienne version dans un nouvel emballage. Conclusion première : nouvel emballage, contenu daté. Un trompe-l'œil quoi.

Mais puisque je l'ai, autant l'utiliser parce que même daté, il s'agit tout de même de neuf volumes qui tiennent tous sur un mince disque. Et malgré l'interface un peu primaire, le *Robert électronique* offre plus ou moins les mêmes fonctions de recherche et de visualisation que son petit frère, seulement de façon différente

et pas aussi réussie. Il est également possible de chercher des citations mais dans un module séparé. Les fonctions de recherche y sont fort intéressantes et assez poussées. ■

Manon Bergeron, trad. a.

Configuration : Version DOS 3.1 et suivantes, Macintosh Système 6.0 ou suivants et Windows compatible PC; ordinateur MS-DOS 3.0 ou suivants, ou Windows version 3.1 et suivantes; lecteur de CD-ROM, mémoire centrale conseillée 4 Mo (Windows) et 1 Mo (Macintosh). Également disponible pour une utilisation en réseau local. Ne peut s'installer entièrement sur le disque dur.
Éditions : Dictionnaires Le Robert (Paris)

NOUVEAUTÉS LIVRES



■ BERESNIAK, Ariel, Maurain Catherine, Taboulet Florence, *Dictionnaire raisonné des termes des entreprises du médicament*, Paris, Flammarion médecine-sciences, 1998, 200 p. ISBN 2-257-15089-9

Plus de 400 termes sont recensés. À chaque terme correspond une « fiche » comprenant l'étymologie du terme, l'antonyme, la traduction anglaise du terme, la définition brève et précise, le commentaire de cette définition, les renvois, les corrélations et les synonymes. Un bijou pour les traducteurs en pharmaceutique quoi!

■ DUFOUR, Michel-Henri, *Dictionnaire pali-français du bouddhisme originel*, Auxerre, Édition des 3 monts, 1998, 351 p. ISBN 2-909735-23-0

Le dictionnaire compte 3 000 entrées en pali, langue des plus anciennes versions des enseignements bouddhistes ou Dhamma. L'ouvrage comprend aussi un index français des termes doctrinaux de l'enseignement du Bouddha.

■ FINIDORI, Jean-Christophe, *Lexique Internet*, Paris, Nathan, 1998, 159 p. ISBN 2-09-177951-2

S'il est un domaine où abondent lexiques, ouvrages didactiques ou autres, ce serait l'Internet. Ayant existé près de 20 ans en anglais seulement, ce n'est toutefois que dans les cinq dernières années que nous avons pu le lire en français. Le lexique présente les termes de l'Internet depuis son origine jusqu'aux évolutions technologiques les plus récentes.

■ FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire universel 4, Les émotions*, Cadeilhan, Zulma, 1998, 128 p. ISBN 2-84304-032-9

Suivant une approche thématique, ce dictionnaire des plus remarquables de la langue française recueille les expressions poétiques ou savoureuses ainsi que les mots les plus courants.

■ LA ROQUE, Guillaume de, *Dictionnaire pratique de la vie des affaires : 13 000 termes et expressions du langage parlé et écrit de la vie des affaires : gestion, marketing, finance, publicité, informatique...*, traduit de l'espagnol par Monica Lailhacar, collaboration de Guillaume de La Roque, Béatrice Charles, Paris, Ellipses -

CIRCUIT

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec



2021, rue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411
Télééc. : (514) 845-9903
Courriel : otiaq@odyssee.net
Site Web : <http://www.otiaq.org>

**Responsable du Secteur
communications, OTIAQ**
Micheline Simard

Direction
Betty Cohen

Rédactrice en chef
Gloria Kearns

Rédaction
Michel Buttiens (*Des livres*), Betty Cohen
(*Silhouette*), Maïté González, Memuna

Kanu, Marie Françoise Lalande (*secrétaire du Comité*), Solange Lapiere (*Curiosités, Sur le vif*), François Lavallée (*Des hauts et des bas*), Éric Poirier (*Des revues*), Wallace Schwab (*Des techniques*)

Dossier
Michel Buttiens, Aline Manson

Ont collaboré à ce numéro
Claude Bédard, Manon Bergeron, Jacqueline Bossé-Andrieu, Pierre Cardinal, Pierre Cloutier, Anne-Marie De Vos, Brenda Donawa-Stuart, Margaret Jackson, Didier Lafond, Manon Lahaie, Sylvain Larivière, Aline Manson, Geneviève Mareschal, Christiane Melançon, Diana Monnet, Monique Perrin d'Arloz, Michèle Plamondon, Jean Quirion, Guy Robert, Michelle Séguin, Justine Solofoson, Nada Tamim, Sara Tasset, Philippe Tessier, André Thériault, Lawrence Venuti

Direction artistique et illustrations
Lise Gascon

Photographies
Anne-Marie De Vos, Forsat,
Bernard Lambert

Éditique
Mardigrate inc.

Impression
R. M. Hébert inc.

Publicité
Éric Arminjon, Agence Tournesol
Tél. : (514) 849-9838
Télééc. : (514) 849-3390

Avis aux auteurs : Veuillez envoyer votre manuscrit accompagné d'une disquette en indiquant le nom du fichier, le nom du logiciel et le nom du système.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs.

L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

© OTIAQ
Dépôt légal - 3^e trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement
Membres de l'OTIAQ :
abonnement gratuit

Non-membres : 35 \$ par année (40 \$ à l'extérieur du Canada), TPS incluse.
Chèque ou mandat-poste à l'ordre de « *Circuit* OTIAQ » (voir adresse ci-dessus).



**Prix de la meilleure publication
nationale en traduction 1993-1996
décerné par la Fédération interna-
tionale des traducteurs.**

Marketing, 1998, 268 p. ISBN 2-7298-5775-3

Le titre en dit assez sur cet ouvrage qui contient les expressions en usage en Amérique latine.

■ LÉBOUC, Georges, *Le belge dans tous ses états : dictionnaire des belgicisms, grammaire et prononciation*, Paris, C. Bonneton, 1998, 159 p. ISBN 2-86253-194-4

Maintenant que nous connaissons nos québécismes, jetons un coup d'œil sur les belgicisms.

■ OTTMAN, Gabriel, *Les mots de la cyberculture*, Paris, Belin, 1998, 320 p. ISBN 2-7011-2206-6

Qui dit que l'informatique n'a pas enrichi le français? Plusieurs centaines de mots se sont intégrés au courant des dernières années et font aujourd'hui l'objet de ce livre fort intéressant. Sens, origine et construction des termes avec un index sémantique sauront satisfaire à la curiosité des non *cyberiens*.

■ PONCHARAL, Bruno, *Étude contrastive du discours indirect libre en anglais et en français : problèmes aspectuels*, Gap, Ophrys, 1998, 185 p. ISBN 2-7080-0867-6

Encore une fois, le discours comme moyen révélateur des problèmes en traduction. Cet ouvrage est une étude contrastive qui montre les divergences sensibles dans l'organisation du système verbal des deux langues (l'anglais et le français). ■

Nada Tamim

Des hauts et des bas

L'Association des tailleurs d'ombres^I

JE MARCHAIS nonchalamment rue de Rivoli, quand je vis arriver d'un coin perdu un homme d'âge mûr, teint basané, qui poussait une charrette dans laquelle se trouvaient un petit marchepied, une grande paire de ciseaux et un rouleau noir dont je distinguais mal la matière. « Tailleur d'ombres! Taille, répare, ajuste! »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je m'approchai de lui pour lui demander : « Excusez-moi monsieur, avez-vous dit que vous étiez... excusez-moi... tailleur d'ombres? »

— Tout juste. Tailleur d'ombres, pour vous servir, me dit-il en toisant la mienne sur le mur.

— Tiens, je ne savais pas que ce métier-là existait!

— Pas étonnant, monsieur, pas étonnant, fit-il d'un air mi-résigné, mi-rageur, toujours en étudiant attentivement ma silhouette sur le mur. Quelque chose à la hauteur de mes oreilles semblait l'agacer.

— Pas étonnant? Et pourquoi?

— Personne ne nous connaît. On ne parle jamais de nous. Ou bien n'importe comment. Vous savez, fit-il sur un air de confiance en quittant soudainement mon ombre des yeux, il y a toutes sortes de gens qui s'improvisent tailleurs d'ombres! Une paire de ciseaux, un rouleau d'ombre trouvé sur le marché gris, et hop! On se dit Professionnel!

— Ah? Et il faut plus que ça?

— J'ai fait l'École des hautes études ombrageuses, moi, monsieur! Trois ans à trimer dur! Sans compter mes nombreuses années d'expérience! Les effiloches, les faux-plis, les couleurs vagues, ce n'est pas chez moi qu'on en trouve, monsieur! D'ailleurs, je vois que vous auriez besoin de quelques retouches, là »,

fit-il d'un air connaisseur en revenant à ma tête sur le mur de briques. Je reculai d'un pas par réflexe, et mon ombre se retrouva sur le trottoir. Son visage se tourna vers moi.

« Ce qu'il vous faudrait, c'est une association, repris-je, ému par son sort.

— Une association? Il y en a une! fit-il brusquement.

— Ah!... Et vous en faites partie depuis longtemps?

— Moi? Mais je n'en suis pas, monsieur. »

Il disait cela avec fierté. On entendit une sirène au loin.

« Ah? Et pourquoi? repris-je innocemment.

— C'est qu'il y a une *cotisation*, vous savez!

— Ah... oui, bien sûr, fis-je d'un air entendu.

— Tiens, Maurice, lui, il en fait partie. »

Il me désigna un de ses collègues qui sortait du même coin sombre que lui, poussant une charrette semblable à la sienne.

« N'est-ce pas, Momo, que tu fais partie de l'ATO? Monsieur s'intéresse à l'ATO.

— Mouais. C'est une honte, fit immédiatement l'autre avec dédain en laissant sa charrette pour s'essuyer le front. Encore beau qu'ils m'arrachent une cotisation. Ils ne font rien. Font jamais rien. On n'entend jamais parler de nous. Ou bien n'importe comment. Vous savez, fit-il sur un air de confiance, il y a toutes sortes de gens qui s'improvisent... »

— Oui, oui, je m'en doute bien, l'interrompis-je. Et je sais bien, ajoutai-je avec sympathie, que la publicité, ça coûte cher,

et que ça prend du temps et de l'énergie. Et vous n'êtes sûrement pas si nombreux. Que faites-vous, dans l'Association, pour le faire connaître un peu mieux, votre si beau travail?

— Que font-ils, voulez-vous dire?

— Non, vous! Vous ne m'avez pas dit que vous étiez membre?

— Si, mais je ne suis pas là-dedans, moi. Je travaille, vous savez.

— Alors l'Association, ce sont des gens qui ne travaillent pas?

— Je ne sais pas.

— Mais enfin, le but d'une association, repris-je un peu confus, c'est de s'associer, pas de rester seul sur le coin de la rue. Vous voulez qu'on vous connaisse, non? »

Moi, j'essayais seulement de comprendre, mais il changea soudain de ton.

« Je vous ai dit que je payais une cotisation. Vous ne trouvez pas que c'est assez?!

— Je... je ne sais pas. Il paraît que la publicité...

— C'est trop, Momo, trancha l'autre d'un air gravement assuré, avec un brin de compassion. C'est trop, je te le dis, moi. Quand ces gens-là feront leur travail, alors notre métier sera reconnu. Ça me paraît clair. Bon, assez parlé, on rentre. »

Et sans plus s'occuper de moi, ils reprirent tous deux leur chariot et s'engouffrèrent dans la rue par laquelle ils étaient arrivés. Je les entendis encore converser quelques minutes :

« Ah la la! C'est une honte! Les gens s'imagent... » ■

François Lavallée, trad. a.

1. Je dois ici un mot de remerciement au bédéiste Fred, qui m'a révélé l'existence de ce métier inconnu.

DU NOUVEAU POUR LES LANGAGIERS !

L21-66-95

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À HULL OFFRE UN TOUT NOUVEAU

BACCALAURÉAT EN TRADUCTION ET EN REDACTION

L'objectif ?

Former des langagiers au plein sens du terme :
traducteurs-rédacteurs-réviseurs de l'avenir en leur offrant une **double formation** en traduction et en rédaction-révision professionnelles, assortie d'une solide connaissance des assises de la langue française.

Le contexte ?

Un bassin de traducteurs professionnels vieillissants ;
L'urgence de former la relève ;
Un partenariat prometteur avec les employeurs ;
L'Université du Québec à Hull : un milieu privilégié pour l'apprentissage des professions langagières !

Les débouchés ?

Très intéressants ! Des emplois de traducteur, de rédacteur, de réviseur. Dans les services publics, à la pige, en cabinet, en entreprise privée, en réseau...

La durée ?

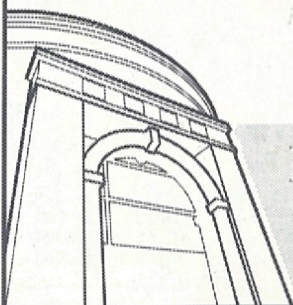
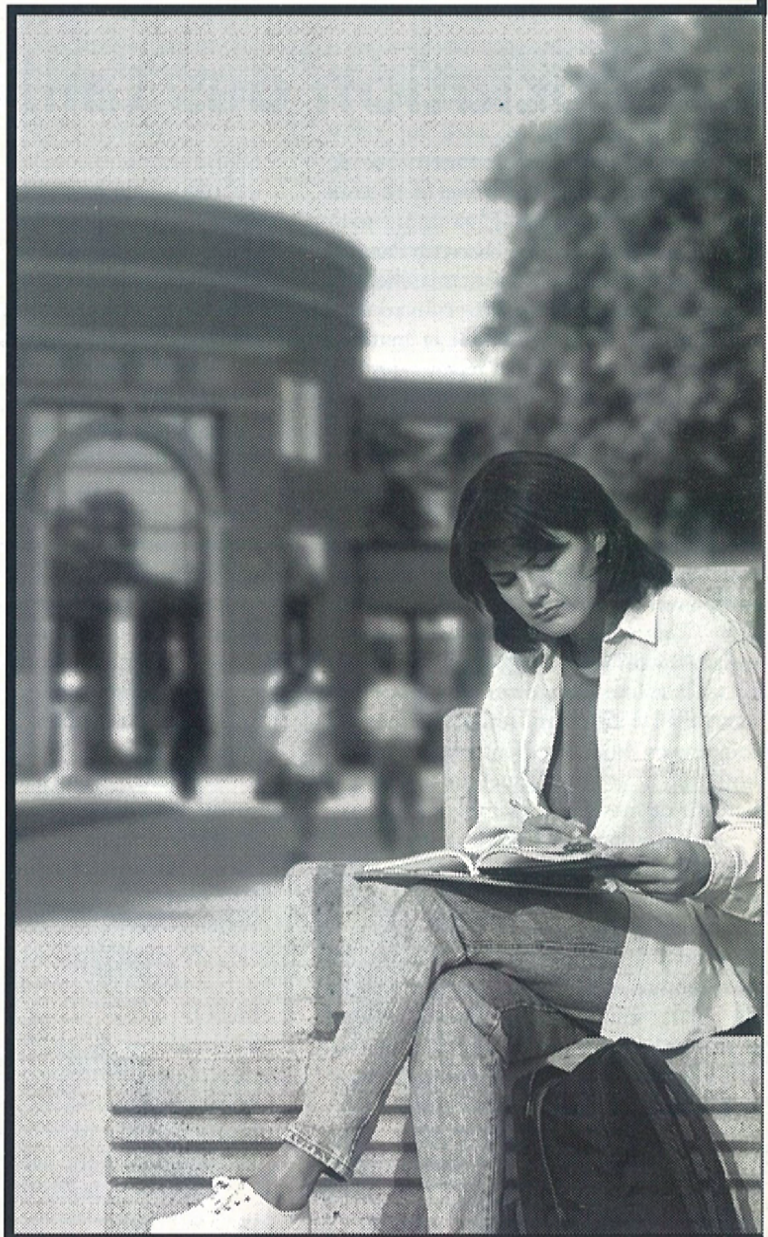
Trois ans à temps plein, possibilités de suivre le programme à temps partiel. Cheminement accéléré (reconnaissance des acquis).

Plus de détails?

Composez le (819) 773-1850

ou sans frais le : **1-800-567-1283** poste 1-1850

www.uqah.quebec.ca



L'UNIVERSITÉ
EN OUTAOUAIS

 **Université
du Québec
à Hull**